

# **Humanoïde**

**PIERS ANTHONY, ROBERT E. MARGROFF  
ANDREW J. OFFUTT**

**GALAXIE 70**

**1**

Très longtemps, il n'arrêta pas de gémir; c'était une masse meurtrie d'os épars, de cervelle dégoulinante de sang, d'où surgissaient par endroit des cheveux blonds, presque humains. Mais Bill Jackson continuait de frapper, de donner des coups de pied, tout en criant. Avec acharnement, avec obstination, jusqu'à épuisement.

Lentement, la raison reprit ses droits.

Tony Baker anciennement capitaine du Texas Corps, de l'armée des Etats-Unis, s'était mis à vomir. Maintenant, épuisé et tremblant, il attendait; lentement, l'autre homme qui était à genoux se leva, cessant d'agiter ses mains ensanglantées. Il sembla sortir d'un rêve éveillé, reprit peu à peu conscience et, lui aussi, se mit à vomir.

Sans dire un mot, des débris de l'avion, un scouter bleu et argent S-195, ils rapportèrent, de l'essence. Ils en arrosèrent les restes du dernier des androïdes. En silence, d'une main tremblante, Bill Jackson gratta une allumette et approcha la flamme vacillante de l'amas mutilé qui gisait sur le sol. Ils s'éloignèrent de quelques pas, levèrent les bras pour protéger leur visage de la chaleur et des flammes qui crépitaient et ronflaient autour d'eux; ils attendaient.

Dans le brasier , quelque chose, se mit à bouger.

Tony Baker eut un haut le cœur et détourna la tête. Derrière lui se leva lentement une main, une main qui ressemblait assez à une. main humaine. Un râle, un râle qui ressemblait à un râle humain, un râle d'agonie se fit entendre.

- « Il n'était pas mort ! »

Tony se retourna pour regarder la chose torturée qui luttait contre les flammes. A la fin, tout mouvement cessa.

C'était mort.

Les deux hommes se regardèrent, glacés d'horreur. « Je les hais, » dit Bill Jackson. « Je suis content que ce soit mort. Mais je n'aurais pas voulu que... enfin... rien. Nous aurions dû nous assurer... » Puis il lui vint à l'esprit qu'ils s'étaient en effet assurés, et eut un frisson.

C'était le plus vieux des deux; un homme fort, sombre avec, sur les joues, toujours une ombre de barbe. Ses cheveux noirs étaient parsemés de fils gris ; il pouvait avoir quarante-et-un ou quarante-deux ans. Il posa alors la main sur l'épaule de Tony ; ils se détournèrent et traversèrent la petite clairière, ils marchèrent en direction du petit ruisseau qui coulait à l'est de leur campement. Ils s'accroupirent et se lavèrent dans l'eau qui chantait, indifférente.

- « Bill, » dit Tony dans la lumière lunaire.

- « Oui ? »

- « C'est bien, fini, maintenant, n'est-ce pas ? »

- « Oui, » répondit Bill Jackson. Il frotta son menton rapeux, insistant à où le sang avait giclé. je crois que c'est bien fini, mon vieux. »

- « Bill... devons-nous l'enterrer? »

Jackson le regarda. « *L'enterrer ! Enterrer ça ? Tony, cette chose !...* » Il s'interrompit et ils échangèrent un regard dans l'obscurité. « Oui, oui... Je crois que nous allons le faire. Viens. »

Ils s'éloignèrent des rives du ruisseau et revinrent dans la clairière. Vers les restes de leur feu camp, et aussi près de l'autre feu.

Au bout de son fusil, Bill adapta une pelle de tranchée. Il creusa une fosse étroite et enfouit les restes carbonisés. Ils tassèrent la terre, puis, ayant la même idée, hésitèrent; mais ils abandonnèrent la tombe, sans prière, sous un grand sapin qui ressemblait à arbre de Noël.

Comme un automate, Bill s'approcha du feu et y jeta trois bûches qui se mirent à crépiter. Il se tourna vers Tony.

- « Viens, » dit-il, et ils traversèrent une fois de plus la clairière en direction du ruisseau. Ils l'enjambèrent en s'éclaboussant les pieds et montèrent sur l'autre rive. Le ruisseau protégeait en partie un côté du camp, l'avion-espion protégeait le nord, la butte et la palissade qu'ils voulaient construire protégeraient le côté est du camp. De l'autre côté du ruisseau, vers la clairière, l'ouest. du camp était abrité par une colline en pente douce. Ils avaient coupé, presque tous les arbres de la colline, la dénudant presque entièrement, et avaient fait rouler les troncs vers le bas pour former une barrière.

Bill Jackson s'assit; doucement, Tony Baker vint le rejoindre.

- « Combien de cigarettes te reste-t-il, Tony »

- « Deux. »

Bill le regarda : « Eh bien! je ne crois pas pouvoir trouver meilleur moment pour en griller une. De toute manière, nous ne pouvons pas en faire des conserves. »

Tony approuva et alluma la cigarette. Il aspira une bouffée, profondément, lentement, luxueusement, puis passa la cigarette à l'autre.

- « Tony... »

- « Oui ? »

- « N'en parlons plus, n'y *pensons* même plus... parlons plutôt d'autre chose. » Bill laissa échapper une bouffée et rendit la cigarette.

- « Très bien. » Tony regardait la lune qui, loin au-dessus des arbres, brillait, large disque d'argent. Ils restèrent silencieux un moment.

Aucun d'eux ne savait bien s'il regrettait ce qui était arrivé ; tout était venu si soudainement. Ils avaient posé le piège, et le piège avait fonctionné. Submergés par la colère, par le danger et par la haine qui avait été instillée dans leur cœur par des années de guerre, ils s'étaient laissés aller à une effrayante crise. Sauvagement - à moitié conscients, même alors - ils avaient obéi à leurs réflexes conditionnés. Et, maintenant que c'était fait, leur énergie avait disparu et c'était le moment de se rappeler, de réfléchir... et, peut-être, de se repentir.

- « Allons bon sang ! parlons de quelque chose, » dit Bill. « Je pense que... oh ! je ne veux pas ! »

- « Euh... Comment tout cela a-t-il commencé, Bill ? » demanda Tony. Tony avait à peine vingt-cinq ans: des muscles longs, puissants, sur une ossature mince; plus petit de trois pouces. Trois jours après son dix-septième anniversaire, la guerre l'avait englouti; il y avait pris une part active. Il laissa échapper un mince nuage de fumée puis tendit de nouveau le cylindre blanc à l'homme qui l'avait retiré des débris de son avion.

Bill répondit rapidement, sautant sur l'occasion de changer de sujet : « C'est nous qui les avons faits, mon vieux. C'est nous qui les avons créés; du moins, nos savants, dans leurs laboratoires. Dans les mines, dans les usines, ils avaient besoin d'une race plus vigoureuse, aussi ils mélangèrent des produits chimiques, de l'ADN, et Dieu sait quoi et fabriquèrent les androïdes. » Il secoua la tête. « Mon Dieu ! Dire que c'est *eux* qui les ont faits ! » Et son imagination lui montrait, des les laboratoires surchauffés où s'agitaient des savants, où des milliers de produits chimiques crépitaient et faisaient explosion. « Ils, étaient plus résistants, plus forts, et vivaient plus longtemps. Nos savants les créèrent de telle manière qu'ils étaient capables de se reproduire. »

- « N'est-ce pas là l'erreur qu'ils ont commise ? » demanda, Tony d'une voix calme, égale.

- « Non. L'erreur, c'était de les fabriquer. C'est bien tous ces prédicateurs bêtant qui avaient raison. Dès l'instant où ils existèrent, ces sacrés Duplis, ils pensèrent qu'ils étaient supérieurs, plus intelligents que les hommes. »

- « N'avaient-ils pas raison ? »

Bill se pencha pour le regarder avec attention: « Le crois-tu vraiment ? »

Tony plongeait alors son regard dans des yeux qui, tout à coup, s'étaient emplis d'une sorte de frayeur; puis il détourna les yeux et regarda pensivement au loin, considérant le reflet tremblotant de la lune à la surface de l'eau qui courait entre les berges.

- « Je ne sais pas. Mon père et mes frères ont combattu les Duplis, tout le temps, d'aussi loin que je puisse me rappeler. Et cela paraissait naturel; c'était la vie ! Je ne savais même pas pourquoi exactement. Tout le monde se battait, se battait toujours, et tout le monde mourait en combattant, mourait ou revenait en morceaux, pour mourir presque aussitôt. Je n'étais pas, je ne suis pas assez vieux pour me rappeler, Bill. Le sont-ils ? Je veux dire, sont-ils vraiment supérieurs ? »

- « Eh bien ! Ils étaient certainement intelligents, » Bill parlait avec une répugnance un peu hautaine. Il tendit à Tony les derniers millimètres de la cigarette, qu'il avait piquée sur une épingle; il suivit le regard de Tony, fixant le reflet argenté qui se jouait dans l'eau. « Mais non, par l'enfer ! Ils n'étaient pas des hommes ! Ils ne pouvaient pas être aussi intelligents ! » De la main, il enfonça la pointe de la baïonnette dans la terre meuble, à côté de lui. « Mais ils étaient habiles, rusés; ils ont caché combien ils étaient, exactement ; ils ont réuni des armes, ils se sont rencontrés en secret... Ils ont comploté... »

- « Mais nous leur avons refusé l'égalité, » dit Tony. « N'est-ce pas, quand ils ont fait un procès au gouvernement ? »

- « Des procès, des sommations ! » cria Bill. « Mais nous ne pouvions pas. Seigneur ! nous n'avions pas le choix : c'est nous qui les avons créés ! Ce n'était pas des *gens*. C'était eux ou nous; ils essayaient de nous vaincre. Nous étions obligés de nous battre. Nous devons le faire. Et ce ne pouvait être qu'une guerre impitoyable... Nous ne pouvions pas demander merci, ni nous rendre. Nous avons donné aux Duplis la capacité de *penser*, de raisonner, et leur raison leur disait qu'ils étaient esclaves, qu'ils seraient, toujours *esclaves*... Sauf s'ils devenaient les maîtres des hommes. C'est pourquoi nous nous sommes mis à combattre... à combattre encore, à combattre toujours. Et nous en sommes venus là. »

Tony Baker haussa les épaules. « Quel gâchis ! »

- « Oui, un vrai gâchis. Et un gâchis qui a commencé quand nous les avons faits, » dit Bill, et les mots sortaient en saccade de sa bouche. « A propos de gâchis... » Il prit le dernier bout de mégot, aspira avec soin, se brûla les lèvres, ôta l'épingle. Il humecta son pouce, écrasa ce qui restait du mégot puis remit l'épingle sur le devant de sa chemise.

Tony le regarda, porta de nouveau son regard sur la lune, puis à la surface de l'eau. « Euh... Bill, est-ce exact qu'il y a eu des métissages... d'hommes et d'androïdes ? »

Bill agita la tête pour le fixer : « Diable, non ! Nous nous haïssions. Pourquoi me demandes-tu cela ? »

Tony frissonna; il devait être prudent avec Bill; il devait tourner sept fois sa langue dans sa bouche avant de parler. « Je me le demandais, simplement. Car ce serait possible, n'est-ce pas ? Leurs chromosomes sont semblables aux nôtres... »

- « Oui, ils l'étaient, » Bill répondait avec une grande assurance. « Mais c'est complètement idiot, inimaginable »

- « Mais ... »

Le visage de Bill s'éclaira d'un mauvais regard, ses yeux flamboyèrent dans le clair de lune. Les rides qu'il avait aux coins des lèvres se durcirent, se creusèrent. « Peux-tu seulement imaginer un homme qui... Toi-même, te sens-tu capable de baiser l'un d'eux ? »

Tony pensa à cette chose pleine de verrues, cette chose qu'ils avaient tuée, haussa les épaules, et de la tête, fit un signe de dénégation : « Non, je ne pense pas, Bill. De toute manière, cela n'a plus d'importance maintenant. Nous l'avons tué, il n'y en a plus ; il n'y a plus personne, que toi et moi. » Au-dessus de leur tête, un grand-duc, avec la tranquille assurance qu'il n'était pas le dernier de son espèce, ulula avec dérision.

CLIC

*# Nous échouons/avons échoué/échouerons. #*

*# Ils nous haïssent tellement et sont tellement altérés par leur biologie primitive. Mais nous (pouvons) facilement recommencer et repartir. #*

*# Pouvions-nous ?*

*# Question stupide. Réfléchissez avant de transmettre. La réponse appartient à notre existence Vous êtes. Je suis. #*

*# Naturellement. Alors, faisons-le. Mais avec soin... #*

*# D'abord, tout effacer, et reprogrammer...#*

*Des boutons furent enfoncés, un cadran tourna sur lui-même, un étalonneur de mesures fut ajusté, un interrupteur enclenché.*

*# Voilà. nous sommes sur une fréquence puissante, principale.*

*# Etes-vous sûr que. cela marchera ?#*

*# Cela a marché nous existons. Une consigne avant toute chose : nous accoupler et nous reproduire.*

Sur l'écran, l'androïde est immobile, la femelle semble frappée, glacée, ses traits semblent sortir d'un portrait de Hogarth.

*Vous et moi connaissons, comme connaissent seulement ceux qui connaissent/connaissaient / connaîtront le passé/présent/avenir autant qu'Ici/Maintenant, que Homme et Androïde (peuvent) s'accoupler et Androïde (peuvent) s'accoupler. Car seul un tel accouplement, pas autre chose peut donner succession homme et androïde : Il n'y a rien d'autre et, personne d'autre.#*

*Les interrupteurs sont enclenchés, l'étalonneur de mesures ajusté, un bouton est enfoncé.*

*# Maintenant il y a une forme de vie supérieure à toutes les autres. Maintenant seulement nous existons. #*

*# Mais... si nous échouons encore ? ê*

*# Alors, nous recommencerons. Nous devons essayer et continuer d'essayer jusqu'à ce que nous réussissions, ou...#*

*# Ou quoi ? #*

*# Vous savez/saviez/saurez cela aussi bien que moi. Si. nous échouons, nous ne le savons pas: nous ne sommes pas. Vous et moi nous tous, nous n'existons pas; donc n'existons et n'existerons pas. Nous sommes rayés de l'existence. Mais pas avant d'avoir épuisé toutes les possibilités : Changer,, rechanger, programmer, reprogrammer : ce n'est pas une expérience. C'est la SURVIE. Il ne peut y avoir d'échec. Et les possibilités ne sont pas infinies : à chaque fois, nous affaiblissons le tissu Espace-Temps. Regardez les fibres déchirées... Il vient un moment, à la fin, où il n'y a plus de raccommodage possible.#*

*# Mais... Nous avons réussi! Nous sommes Ici/Maintenant. #*

*# Veuillez vous souvenir qui de nous deux commande et veuillez réfléchir avant de transmettre. Il n'y a pas « nous étions » ou, nous « fûmes », il n'y a pas de « nous avons réussi ». Tout commence maintenant; si nous réussissons, nous sommes/étions/serons. Si nous échouons...#*

*Le dernier relais cliqueta/cliquête/cliquetera.*

CLIC

## 2

Le dernier survivant des androïdes marchait dans l'ombre des bois et se tenait devant le feu de camp que les deux derniers hommes survivants avaient allumé.

Son visage était une vulgaire caricature du visage d'une femelle humaine : large, couvert de verrues, digne de la pire satire qu'Hogarth ait jamais peinte. Les lèvres, minces et tortueuses, retombaient sur des dents jaunâtres. Un moment, il considéra les deux formes étendues dans, des sacs de couchage auprès du feu qui crépitait ; puis il s'approcha d'elles avec la furtivité de l'inhumain. Ses mains épaisses, presque humaines, pendaient à ses côtés, vides, sans armes ; soudain, Bill Jackson chargea, sortant de derrière la carcasse bleu et argent de l'avion de reconnaissance écrasé. L'avant-dernier survivant des milliards de. victimes terrestres, la baïonnette au bout d'un fusil déchargé, se fendit.

Il comprit rapidement que l'androïde. ne s'était pas laissé, duper par les mannequins remplis d'herbe étendus auprès du feu de camp. Ses réflexes avaient été conçus par l'homme pour être plus rapides que ceux des hommes; il s'effaça, fit une courte pause et s'éloigna en courant. Il plongea à travers le petit mur de broussailles et s'enfonça dans la forêt, de conifères.

Bill Jackson le suivit du regard, étonné. Par l'enfer ! C'est la première fois que j'en vois vraiment un courir ainsi » Il alla auprès d'un immense sapin ; il regarda à travers les branches déchiquetées, leva les yeux pour apercevoir le visage tout pâle qui le fixait du haut d'une plate-forme. « Cela n'a pas marché ! Dire qu'après tout ce travail, cela n'a pas marché ! »

Tony Baker, qui avait été pilote de reconnaissance dans cette terrible guerre que les androïdes avaient appelée « la guerre civile » et que les hommes, eux, avaient nommée « La guerre contre les Duplis », fit glisser une corde jusqu'à terre. « J'en avais peur Bill. » C'était un homme plus jeune, plus mince, et son visage n'était pas marqué par l'âge, la haine et l'expérience comme celui de Bill.

- « Cela aurait dû marcher dit Bill. Il réagissait comme un enfant. « Tout ce travail. avec la corde, et avoir coupé toutes ces branches, avoir bien dégagé tout ça, avoir coupé, toute cette foutue herbe pour remplir ces mannequins... Merde ! Tout ce travail pour rien ! »

- « Pas tout à fait pour rien, » dit Tony Baker. Il regarda au-delà du feu vers la hutte presque terminée, dont le toit datait du jour même, vers l'extrémité nord du camp, tout près, les deux mannequins d'herbe gisant dans leur sac de couchage; enfin, il revint à Jackson. « Nous avons au moins appris combien ils sont rusés, Bill. »

- « Mais, par l'enfer ! C'est nous qui sommes. des *hommes* !

- « Oui, sans doute. »

Et Tony Baker tira sur la corde, la corde qu'il aurait dû jeter sur l'androïde, la ramenant contre le tronc du sapin, et la fixa sur le clou qu'ils y avaient planté. Il reporta ses yeux bleu pâle sur le gros homme.

- « Vois, Bill, je sais que tu es plus vieux, mais moi j'ai assisté à plus de combats contre ces « choses » que toi; on a mis le grappin sur moi quand je n'avais que dix-sept ans et on m'a affublé d'un uniforme. » Sous la lourde couverture qu'il avait sur les épaules, il tira sur les manches de sa chemise bleu et argent; la nuit était fraîche. « Ils m'ont donné un fusil et m'ont dit: « Va, va, mon garçon, va tuer les androïdes. » C'est ce que j'ai fait pendant trois ans, jusqu'à ce qu'ils découvrent que j'avais pris des leçons de pilotage - J'avais essayé de leur dire - et qu'ils m'expédient à l'école de l'air et puis qu'ils me mettent aux commandes de cette pauvre vieille Brigitte qui s'est écrasée là. » Il fit un geste de la main en direction de l'avion de reconnaissance USAF S-195 qui, en s'abattant, l'avait amené vers Bill Jackson. « Je faisais partie de la Division Alamo, à la troisième bataille de Johnson City. La division immunisée tu en as entendu parler ? Oui je dis bien immunisée. Les Duplis ont lâché leurs bactéries six jours après, il n'y avait plus que Jack, Chris et moi. Puis... »

-« Pas de conférence, mon vieux ! Moi aussi, je me suis battu. » Et Bill se mit à parler, de lui tandis que Tony souriait. Il ne voulait pas, retrouver ses souvenirs, mais les deux hommes étaient tendus, inquiets, et, bien que la guerre soit un véritable enfer, l'homme a toujours aimé en parler. « Parce que je connaissais la région et que je l'aimais, ils m'ont mis à la tête d'un atelier ; nous aussi, nous étions immunisés, et je les ai tous enterrés. C'est alors que j'ai commencé à dégager cette clairière.... Et boum ! Voilà que me descend dessus un aviateur, tout brillant, vêtu, de bleu et d'argent. C'était gentil de ta part. Et l'appareil du gentil petit garçon a fait une belle barrière au sud de ma clairière. Ce qui est une fichue bonne chose pour toi aussi. Si je ne t'avais pas retiré de là, tu claquais aussi, mon vieux. Et l'an-

droïde t'aurait trouvé... C'est d'ailleurs pour cela qu'il nous a trouvés, il me semble. Dieu sait à quelle distance. il se trouvait, mais il a foncé sur ton avion. »

Dans la bouche de Jackson, le mot « androïde » semblait une souillure.

Avec un geste d'enfant, Tony se passa la main derrière la tête; il n'avait ôté son pansement que le jour même.

- « Tu as raison, Bill. » Il regarda le camp, qui était devenu sa demeure. « Et crois bien que je m'en rends compte. »

- « Je ne demandais pas de remerciements. »

- « Je le, sais bien. Je pensais seulement à nous, à la clairière, la hutte, au piège. Même si cela n'a pas marché, c'est la preuve d'un esprit créateur; et c'est ce que les Duplis n'ont pas : ils n'ont pas d'esprit créateur. Les pluies empoisonnées qu'ils ont fait tomber sur nous, les fréquences de radio, les parasites. mutants... tout cela, c'est des inventions humaines. Nous devons avoir la possibilité de les vaincre. Nous leur avons tout donné, sauf la capacité de créer. »

Bill fit quelques pas et se pencha pour ramasser une bûche qu'il mit dans le feu presque éteint. De la créativité... Nous allons en avoir fichtrement besoin, mon vieux ! Est-ce que tu te rends bien compte que nous sommes probablement tout ce qui reste, toi moi, et l'androïde ? » Il regarda Tony et cette pensée sembla brusquement le frapper. Il s'assit.

Tony s'approcha du feu, s'accroupit et s'assit finalement par terre en grognant. Il déboutonna sa poche de côté, sortit les dernier restes terrestres d'un paquet froissé de cigarettes, d'un ultime paquet. Il l'examina avec anxiété, avec avidité. « Il en reste deux, » dit-il à Bill. « Grillons-en une. »

Bill approuva; Tony pensait à la capacité de création, à la création, à la récréation, à la re-crétation, à la procréation... Il prit une braise incandescente et alluma avec soin et lenteur la cigarette, Prenant garde de ne pas perdre le moindre brin de tabac. Il tendit la Tigre à Bill.

- « Ah ! vous, les aviateurs, avec vos Tigres ! Si vous fumiez des cigarettes avec des filtres au lieu de ces Tigres, nous n'aurions pas besoin de prendre une épingle. » Mais Bill dit cela avec un sourire, pour bien lui montrer qu'il le remerciait.. Tony avait délacé et fait glisser une de ses bottes; il se pencha pour examiner son pied. Bill se courba pour regarder.

- « Tu as encore des ennuis avec les punaises ? »

Tony rigola : « Des punaises. Des fichus agents. bactériologiques. » Il en avait plein la bouche. « Oui, encore ! mais il y a maintenant presque trois ans que l'on a pulvérisé quelque chose de nouveau. Ce serait bien ma chance d'avoir la teigne ou une entorse ! »

- « Non, » dit Bill après avoir regardé le pied malade. « Ce n'est qu'une ampoule, c'est tout. Tu voles trop, tu ne marches pas 'assez. Je pense que tous les deux nous pouvons nous considérer comme complètement immunisés, immunisés contre n'importe quoi maintenant. Les survivants de la grande crise, c'est nous ! »

Tony n'avait même pas la force de sourire en ôtant l'autre botte; il se dirigea vers l'avion pour aller chercher ses espadrilles, Le contact du sol lui faisait du bien, il était frais et revigorait ses pieds échauffés. Il revint près du feu et mit ses espadrilles blanches. Il regarda Bill qui lui tendait la cigarette. « Tiens je suis en avance sur toi : j'ai tiré une autre bouffée pendant que tu allais chercher tes espadrilles. »

Tony aspira goulûment.

- « Mon médecin ne m'approuverait pas. C'est - c'était plutôt un AMAïste, un spécialiste du cancer des poumons... Bill ? Tu sais, celle que nous avons poursuivie cette nuit, elle... »

- « Elle ? la chose, » dit Bill en grondant entre Ses dents. « Cette chose ! »

- « Si tu veux ! Te rends-tu compte que nous avons installé le piège, que nous l'avons attiré, Voulu le tuer comme si nous étions deux fauves ? Et c'est venu sans arme. »

- « Naturellement. Là nuit, sans faire le moindre bruit. Et les androïdes sont deux fois plus forts que nous, rappelle-toi bien. Cela n'a pas besoin d'être armé. »

- « C'est cependant curieux cela n'ait pas pris une branche quelque chose. » Tony fronça les sourcils. « Peut-être cela avait-il l'intention de faire la paix, peut-être ne devons-nous pas le tuer? »

- « Qu'est-ce que Ça veut dire : « Nous ne devons pas ? » Qui fait la loi ? Nous, pas lui, mon vieux »

Tony Baker prit son temps avant de parler. « Il n'y a que toi et moi et cet androïde, Bill. Et, c'est un androïde *fémmelle*. Avec des trompes de Fallope. L'homme a disparu; peut-être que notre Mère Nature a repris les commandes. Peut-être veut-elle que l'homme, le vieil homme subsiste. »

Bill éclata : « Tu voudrais peut. être mettre ton costume des dimanches, aller le trouver et fumer le calumet de la paix ? je te promets que je te mettrai sous terre, du moins ce qui restera de toi, si jamais... » Puis il se tut et se retourna; même ses épaules, même la courbe de son dos montraient sa désapprobation.

Tony savait que ce n'était pas la peine de discuter. Il n'y avait pas de discussion possible avec Bill Jackson, jamais, et surtout quand il savait qu'il avait raison. C'est comme lorsqu'il avait imaginé cette histoire de corde; ils avaient passé des heures à préparer le tronc du grand sapin, à construire la plate-forme, à fixer la corde, à s'exercer, tandis que Bill parlait avec excitation, sifflait, fredonnait, comme devait le faire Orville Wright mettant au point l'avion que, le premier, il avait conçu.

Tony jeta un coup d'œil sur l'inutile avion.

- « Bon. Je vais prendre la première garde, Bill. .

- « Oui... J'ai besoin de dormir. Et demain nous irons chasser. C'est tout pour moi, » dit Bill, et il vida son sac de couchage de l'herbe humide, le secoua et se glissa dedans, tout habillé,

avec ses bottes. Tony regagna l'avion; de la cabine défoncée, il aurait, un excellent poste d'observation pour monter la garde.

Il s'arrêta.

N'y avait-il pas eu un mouvement ? Ce n'était peut-être que le reflet des flammes ? il regarda avec attention, jusqu'à ce que ses yeux piquent, retenant sa respiration pour écouter, puis il les ferma un instant et regarda de nouveau vers le feu. Il revint vers la réserve-de-bois-qui-servait-de-barrière-et-de-digue pour rapporter quelques bûches près du feu... et s'arrêta de nouveau.

Un reflet ? Ou un autre mouvement, là, près du S-195 ? Sa main se serra autour du canon de son fusil; il jeta un regard sur Bill, sur le feu. Il s'arrêta près de la pile de bois, les yeux fixés sur l'avion. il ne le quitta pas des yeux, s'accroupit, posa le fusil contre le tas de bûches, en prit à l'aveuglette une, deux puis trois, les plus petites, les portant dans le creux de son bras gauche. Les serrant contre sa poitrine, il ramassa son fusil à baïonnette et fit un pas hésitant en direction du feu ; un pas, puis un autre...

Alors, un bras l'agrippa par la gorge. Il fut tiré en arrière, le souffle coupé, sans voix; le bois tomba par terre, brusquement, lourdement, en plein sur les orteils. Le fusil échappa de sa main et tomba par terre. Il leva les deux mains vers l'étreinte puissante qui lui enserrait la gorge, attrapa quelque chose.

*Bang !*

### 3

Il s'éveilla, agita la tête, fronça les sourcils et essaya de bouger les bras jusqu'au moment où il s'aperçut qu'ils étaient attachés derrière son dos. Il était assis sur un tas de vieille herbe qui sentait le moisi, en pleine obscurité. Ses oreilles bourdonnaient... Bill ! L'androïde ! Il s'était fait avoir; il avait dû être attaqué par derrière et avait reçu un coup sur la tête ! Où était-il donc ?... Il regarda autour de lui, plissa le nez, écarquillant les yeux pour acclimater plus vite sa vue et se rendit compte qu'il était dans une cave.

*On ne l'avait pas tué*

Au fur et à mesure que sa vue s'acclimatait à l'obscurité de la cave, à peine éclairée par le clair de lune, il le vit, accroupi contre la paroi rocheuse, à la droite de l'amas herbeux sur lequel lui-même était étendu. Puis la chose s'approcha de lui; de sa main cornée, il faisait des gestes apaisants et tordait sa bouche en une grotesque ébauche de sourire; ses yeux étaient rassurants et interrogateurs. Lentement, il se pencha et leva la main. Et, lentement, il lui ôta son bâillon.

Il hurla.

Le cri se répercuta dans la cave. Il hurla de nouveau lorsque l'androïde s'accroupit à côté de lui, le regardant en silence. Il, ne montrait aucune réaction devant le bruit. Et puis, lentement, avec la lenteur que l'on a lorsque l'on veut apprivoiser un animal féroce, il étendit la main, lui toucha la gorge, puis la bouche. Il fronça les sourcils puis toucha sa propre gorge, sa propre bouche; sa bouche se tordit : il se souvenait.

De sa gorge sortit d'abord un grognement, puis une voix qui sembla familière à Tony Baker mais qu'il ne reconnaissait pas comme étant la sienne.

- « Le bruit ne sort pas de la cave, homme. Nous ne sommes plus du même côté : regarde -donc d'où vient la lumière de la lune. »

Tony s'arrêta de crier.

- « Vois, homme, toi et l'autre homme, vous êtes les derniers votre espèce. Les tout derniers, et moi... je suis le dernier droïde. »

Il le regarda. Il le savait, l'avait jours su ; avec Bill, ils en avaient parlé. Mais maintenant que quelqu'un, ou quelque chose, disait, cela paraissait horrible.

Cette pensée enveloppa son cerveau emplit les moindres détours de son esprit, lui faisant mal. De langue, il s'humecta les lèvres.

- « J'ai dû t'éloigner de l'autre... de l'autre homme. Je suis désolé de t'avoir frappé. Maintenant, nous avons à parler. Les droïdes et les hommes ne doivent pas se détruire. Ils ne devraient pas se combattre. Les deux espèces sont détruites, détruites parce qu'elles n'ont pas pu parler, parce qu'elles n'ont pas voulu penser. -Nous trois, nous n'avons aucune raison de nous haïr, de nous tuer. » Il s'arrêta de parler et attendit. Mais Tony ne répondit rien, et il poursuivit : « L'autre homme, Bill ? Il n'acceptera pas de parler. Et nous devons parler. Et je ne porte aucun intérêt à Bill Jackson. »

Il se rendit alors compte que « la chose » les avait écoutés ; elle avait toujours été là, autour d'eux, les épiant, les écoutant parler. Quelle pauvre créature pleine de sérieux ! Il avait de la sympathie, non il la comprenait, cette pauvre chose, ses efforts, sa constance. Il composa son visage et frissonna de douleur lorsqu'il essaya de tourner la tête ; la douleur l'avertit qu'il valait mieux ne pas bouger. La main, de l'androïde pas-tout-à-fait humain se tendit et vint toucher son front couvert de boucles de cheveux roux. Il s'efforça de ne pas défaillir.

- « Tu as mal à la tête... Je suis désolé. Je ne voulais pas. te blesser, ni être blessé. Je ne t'ai pas mené ici pour te torturer. »

- « Non ? » Ce n'était rien, cela lui semblait un peu bête, mais, au moins, il avait dit quelque chose.

- « Oh ! non ! » La tête asymétrique fit un geste de dénéigation. « Oh ! non ! Les androïdes ne sont pas sadiques. »

- « Peut-être, mais cela fait sept ans que je me bats contre les androïdes. Ce n'est pas ce que l'on m'a dit d'eux. »

- « Ah! la propagande, » répondit l'androïde. « Nos chefs nous ont menti, et vos chefs vous ont menti. Les ennemis ne disent jamais la vérité les uns sur les autres. Non, nous ne sommes pas sadiques, même pas cruels. L'homme et l'androïde étaient -ils sont très ressemblants, mais pas autant que cela. »

Tony Baker se mit à réfléchir, puis il regarda au loin et reprit :

- « Tu vois, il y a sept ans que je me bats, que je fais la guerre. J'ai été soldat, puis pilote. J'ai tué des androïdes; j'en ai tué des quantités ... Si tu veux me tuer, fais-le vite ... »

La « chose » secoua de nouveau la tête. « J'ai tué aussi; j'ai tué des hommes. C'était dur de tuer des dieux. Mais c'est fini ! Je ne veux pas te tuer. J'aurais pu le faire. Souviens toi que j'aurais pu te tuer là-bas, et l'autre aussi... Bill. »

C'était vrai, pensa Tony.

- « Bon !... et comment t'appelles-tu ? »

- « Les androïdes n'ont pas de nom, mais des numéros. Je suis le numéro SA-562-0. » Et la « chose » montra l'insigne qu'elle portait au revers de la poche de son uniforme vert. Les hommes avaient compris qu'il ne fallait pas marquer les androïdes - la manière fantastique avec laquelle ils contrôlaient leur corps leur permettait de rejeter même le tatouage.

- « Très bien, alors, SA. Ce n'est pas un nom, ça ! Mais nous nous en occuperons plus tard... Sally, peut-être ? Très bien : nous sommes en guerre; nos chefs se sont déclarés la guerre; mais ni toi, ni moi n'avons été consultés. » Il se concentra; cela lui semblait idiot, mais il lui semblait qu'il devait quand même le, dire : « En tant que représentant du gouvernement des Etats-Unis et de la Terre, le *seul* représentant, le numéro Un, je conclus une trêve, non, je déclare la paix. »

Le sourire était horrible, monstrueux, et il s'efforça de nouveau de ne pas montrer sa répulsion pour cette femme pitoyable, cette imitation de femme. « En tant que *seul* représentant de la race des androïdes sur la Terre, moi aussi, je déclare la paix. »

Leurs yeux se rencontrèrent : les yeux bleu-ciel de l'homme, et les yeux verdâtres, presque humains. Puis l'androïde s'approcha et le détacha. Il se frotta les poignets, s'assit, redressa son dos douloureux.

La chose s'assit, s'appuyant contre la paroi, l'examinant. Cela ressemblait à un chien de garde, pensa-t-il. Les chiens ont de l'adoration dans les yeux; les chats ont un regard fixe; nous sommes des chats.

- « Sais-tu combien cela nous fait mal, homme, de faire la guerre aux hommes ? Nous avons toujours eu le respect de l'homme, nous avons toujours aimé les dieux qui nous ont créés. Nous n'avons jamais oublié qu'ils nous avaient créés. »

Et cependant, vous avez pu faire la guerre, tuer des hommes; les exterminer.. » Il hésitait, choisissait ses mots, ne voulant pas prendre un ton accusateur. « Ce n'est pas nous qui avons commencé. Nous nous sommes battus parce que nous étions forcés de le faire. L'homme a peur de nous et a essayé de nous contraindre, de nous réduire en lavage. Mais il nous avait donné pouvoir de nous *reproduire*, ce que nous avons fait. Crois-moi, homme, je t'en prie, crois-moi, les androïdes n'ont jamais voulu effacer les hommes. Je pense même si nous y avons pensé, nous n'aurions pas combattu. Cela nous remplissait de terreur de penser que nous provoquions la mort des hommes. » Et la créature eut un frisson. Tony là regarda

fixement. « Les hommes sont les créateurs, » continua-t-il de la même voix calme, la voix même de Tony Baker, D'un seul coup, Il se rendit compte que c'était sa voix à lui.

- « Mais, c'est ma voix »

La « chose » approuva. « Nous ne sommes pas créatifs; nous sommes imitateurs. L'homme n'a pu, ou n'a pas voulu, nous donner la créativité... Cela t'ennuie que j'utilise ta voix ? »

- « Non... et appelle-moi par mon nom, Tony Baker. Tu es une femelle, prends donc une voix de femme. » Il réfléchit, essayant , de se rappeler. « Euh... le cinéma la télévision... Stella Steele ! Tu connais Stella Steele ? »

La chose. le regarda en réfléchissant, puis s'inclina et approuva. « Oui, », dit-elle avec la voix sensuelle et enfantine de Stella Steele, et il eut un sursaut de surprise.

- « Seigneur ! Mais c'est sa voix... Et il se mit à penser à tout ce qu'il s'était efforcé de chasser de son esprit, aux femmes... à Stella Steele. Il se souvint de ses vêtements extraordinaires, de son sourire, de son visage rayonnant; il se souvint aussi de son apparence, quand on la voyait, en uniforme, la nuit, sur tous les écrans du monde, celle qui avait pris la succession de Barbara, et d'Harlow, et de Marilyn, et de Sophia, et de Nicket, et de Vinci. En uniforme, avec ses cheveux blonds s'échappant sous une casquette, elle qui exhortait tous les hommes du monde - ses sujets - à combattre, et à toujours combattre, pour leurs filles et pour leurs femmes, et pour leurs mères; et aussi, pour Stella Steele, la fille de leurs rêves. Il secoua brusquement la tête, essayant d'effacer cette image, essayant de ne pas penser à la sinistre annonce qui avait été faite au milieu des tambours qui battaient, sur un fond de tentures noires, quand on avait annoncé que Stella Steele avait été tuée à la bataille de Palo Alto. Cela avait été bien pire que la mort des présidents; Tony Baker, pas plus que ses hommes, ne s'était jamais battu pour des présidents. Il secoua de nouveau la tête, sentant monter des larmes, et dit avec nostalgie :, « Nous aurions pu bâtir une belle civilisation, tous ensemble. » Les mots, se bousculaient quand il parlait.

- « Nous le pouvons encore, Tony Baker, » dit la voix de Stella, Steele, émise dans la cave par l'apparition.

Silence. Un silence enfin rompu par la création pas-tout-à-fait-humaine de l'homme, qui se croisa les bras sur sa poitrine féminine qui, cependant n'était pas attirante.

- « Les hommes... et les androïdes... nous étions... nous sommes... interfécondables. »

Le silence s'établit de nouveau. Il cligna des paupières. « Et c'est pour cela que tu m'as apporté ici. »

- « Oui. » Le regard se faisait implorant, quémendeur.

- « Non. » Il hocha la tête. « Non, je suis désolé... mais non, je ne peux pas. »

L'androïde qui avait la voix de la déesse de l'amour, cette déesse disparue du monde, l'androïde se recula, la tristesse emplissant son pitoyable visage, son corps massif. « mais tu es le dernier homme. Ne peux-tu pas, voir, homme, *dieu*, ce que moi je vois ? Il n'y a que

trois choses que nous puissions faire : Nous pouvons nous tuer l'un l'autre, nous pouvons vivre chacun de notre côté et mourir et abandonner la Terre aux oiseaux, aux insectes et aux animaux inférieurs. Ou enfin, nous pouvons... nous pouvons, nous accoupler, pour rapporter l'homme à la surface de la Terre. » Comme il voulait l'interrompre, sa voix se haussa d'un ton : « Et peut-être notre produit sera-t-il aussi fort, aussi intelligent que l'androïde... mais avec la puissance créatrice de l'homme. Ce sera encore un homme... mais un homme nouveau, un surhomme

- « Non. »

- « Les androïdes... » Elle cherchait ses mots, torturant ses circuits cérébraux. « Aux androïdes il manque aussi quelque chose d'autre. Nous ne possédons pas, ce haut degré d'appréciation esthétique qu'a l'homme. D'habitude, l'esthétique n'a pas d'importance pour notre esprit. Mais est-ce bien... la vraie raison ? La main grossière fit un geste pour montrer le corps grossier, la tête grossière, la silhouette gynécomorphe. « C'est l'idée de faire l'amour avec moi ? Ce n'est qu'une répulsion physique épidermique ? »

- « Il n'y a qu'à regarder !, dit Tony Baker en détournant la tête; il avait honte de ce qu'il disait, il se sentait terriblement mal à l'aise mais ne put s'en empêcher. « Appelle cela une répulsion épidermique si tu veux, mais c'est bien cela. Oui, c'est cela ! C'est pourquoi cela ne peut pas se faire. » Et à ce moment sa voix était aussi triste que la sienne.

- « Les hommes disaient quelque chose à propos de la beauté, » reprit la voix merveilleuse derrière lui, et il frissonna. « C'est seulement une question de peau, dis-tu. Tout comme la laideur; Tony Baker. »

Il approuva de la tête, torturé, honteux, n'osant pas se retourner ni faire face à la créature qui était derrière lui. Il entendit des mouvements équivoques. C'est irrationnel, pensa-t-il, ce n'est pas rationnel, se dit-il, se répéta-t-il, mais il savait bien que cela ne l'aiderait en rien. De nouveau, incapable de contrôler le frissonnement qui agissait, son dos, il se mit à trembler.

- « Ne peux-tu oublier ? »

- « Oublier ? Peut-être si j'étais aveugle. Non, même pas ! Car je sens, je touche... Ce sens esthétique dont tu parles, il contrôle tous les sens, la vue, le toucher, l'odorat, l'ouïe... Maintenant, oui maintenant, j'entends Steele; je sais bien qu'elle est morte, mais c'est elle que j'entends. Mes sens sont satisfaits... Seigneur ! Quel bonheur de l'entendre là, tout contre mur ! D'entendre sa voix ! Mais il faudrait encore que je voie, que je touche, que je sente, que, je hume. Et je sens encore... cette odeur !... »

Alors, si tu ne peux pas changer d'état d'esprit, nous Sommes perdus, tous les deux, et nos deux races, tout entières. Mais tout cela n'est que superficiel, Tony Baker... Si c'est une question de peau, comme tu dis... »

Le ton de sa voix le fit se tourner. « Mon dieu ! » Le cri s'échappa de sa gorge alors que, tout son corps lui faisant mal, il s'écroulait contre la paroi rocheuse, abasourdi, rendu muet par ce qui, tout d'un coup, apparaissait devant ses yeux.,

Elle souriait, d'un sourire gentil, gracieux au coin des lèvres, de fraîches rides de bonheur plissant ses yeux verts largement ouverts, plissant son nez petit, enfantin.. Elle pencha la tête

et sa chevelure blonde se déroula en longues boucle ; ses cheveux avaient la couleur du blé mûr, du miel doré, du soleil couchant... Elle leva la main, une main délicate, fraîche, gracieuse, vers l'échancrure de son corsage; un corsage qui la moulait étroitement, qui moulait d'adorables petits seins en forme de poire; elle croisa les jambes, et sa culotte d'uniforme collait, à sa chair, à ses cuisses, à ses mollets d'un galbe ravissant.

Maintenant, c'était Stella Steele.

#### 4

Bill continuait à dormir ; il ronflait, calmement étendu près du feu. Au-dessus de lui Tony se tenait debout, regardant la magnifique croupe de Stella qui s'éloignait lentement sous les fourrés. Elle finit par disparaître et il abaissa son regard sur Bill; Ses mains crispées sur le fusil à baïonnette, Tony guettait la respiration régulière de Bill. Jamais il ne pourrait comprendre, pensait-il. Il fallait soit qu'il le tue, soit qu'il le quitte... Que choisir ? Ce type lui avait sauvé la vie ! D'un brusque mouvement de la main il rejeta l'arme de côté et se mit à genoux.

- « Bill. »

Bill s'éveilla brusquement, écarquillant les yeux, tournant de tous côtés la tête, cherchant d'où pouvait venir le danger. A la fin, il regarda Tony.

- « Tu ne m'as pas réveillé pour mon tour de garde ! » accusa-t-il. « Le jour se lève presque. » Il se tortilla pour sortir de son sac de couchage.

- « J'étais en train de penser, Bill. »

- « Je le vois bien ! le feu est presque mort. »

Bill extirpa son puissant corps du sac tandis que Tony tisonnait le feu; il n'était pas complètement mort.

- « Tu pensais à quoi? » demanda Bill.

- « Bill, il y, a toi, il y a moi et puis tout ça. Et puis il y, a l'androïde. »

- « Je t'écoute, mon vieux. » Dans la voix de Bill, il y avait une nuance d'avertissement : fais attention où tu mets les pieds, semblait-elle dire. Et Tony prit garde à lui.

- « Nous savons - tous les deux, nous savons tous les trois que les hommes et les androïdes, peuvent avoir des produits ensemble. Et... »

- « Hum ! je vois ! Un métissage. Un petit monstre, ni tout à fait un homme, ni tout à fait un androïde. Et quelle proportion de l'un et de l'autre, vieux ? Et cela donnerait probablement des Produits hybrides, stériles ! »

- « Mais, Bill, nous n'en savons rien. Ou la race humaine meurt avec toi et moi, ou nous essayons de la faire se continuer... avec cet androïde. Et suppose que ce soit un garçon, ou

dix garçons... Suppose que ce soit des hommes avec la force des androïdes mais aussi capables de raisonner ? Ce seraient de meilleurs hommes que toi et moi. »

- « Foutaises ! Et je vais te dire ça aussi Tony : quel est ce. lui qui va coucher avec cet ignoble amas de verrues, et quel est celui qui va lui enfoncer sa baïonnette dans le ventre ? Je te le dis, c'est moi qui me charge de l'éventrer ! »

Enfer et damnation! Bill comprenait bien ce que voulait dire Tony, mais il préférait tuer.

- « Mais, Bill, la vraie foutaise, ce serait de vivre dans un désert, et de savoir que quand nous mourrons, tout sera fini. Il n'y a plus d'hommes. Et il n'y a plus d'androïdes non plus.

- « T'as une touche avec cette espèce de sorcière, n'est-ce pas ? Et bien pas moi ! Et je veux bien être damné si je te laisse faire. Et n'essaye pas de me bourrer le crâne avec cette histoire de subsistance humaine. Tout ce dont tu as besoin, c'est d'une femme... ou de ce qui y ressemble. Ah ! cette chose ! » Et il montra les bois.

- « Ce n'est pas vrai, je te jure ! »

D'un seul coup de poing, d'un swing, Bill le mit par terre. y leva les yeux vers lui. « Pourquoi diable ?... » Bill Jackson ramassa le fusil à baïonnette, l'assura dans sa main gauche et, de la main droite fouilla dans la poche de sa chemise. « Voilà, je vais te montrer quelque chose. » Et il lui tendit un mince étui de cuir.

Tony l'ouvrit. Il contenait deux portraits, les portraits de deux visages souriants : celui d'une femme et celui de Bill. Il leva de nouveau les yeux.

- « C'est maman, » dit Bill, d'une voix calme, sereine. « C'est ma mère. Papa est mort quand j'avais sept ans et c'est elle qui m'a élevé toute seule. C'était une femme forte, Dieu merci ! Plus forte que n'a jamais été mon père. Je l'aimais... Je lui dois tout. Veux-tu savoir comment elle est morte, Tony ? »

Tony refusa : « Non, ce n'est pas la peine... »

- « Tu comprendras peut-être pourquoi je ne ferai jamais la paix ! Pourquoi je tuerai le dernier de ces damnés androïdes si je le peux.... et pourquoi je le tuerai avant de te permettre d'en baiser un ! »

- « Mais, Bill... oh ! non Attention »

Trop tard... Le lourd rocher que tenait d'une main délicate la magnifique fille s'écrasa contre la nuque de Bill Jackson; il y eut un gargouillis affreux... Les yeux de Bill s'élargirent, se fixèrent sur Tony alors que, dans un dernier sursaut, il s'efforçait de se rapprocher de lui. Il s'écrasa contre le sol et Tony considéra avec horreur la bouillie de sang et de cervelle qui coulait derrière sa tête, écrasée comme un melon trop mûr.

- « Soyez damnés ! Sois damné, toi, Bill, et toi aussi, Stella... »

Tony se mit sur ses genoux et, les yeux obscurcis par les larmes, chercha de la main le fusil que Bill avait laissé échapper. Il l'attrapa et se mit debout d'un bond.

- « Je suis désolée, » dit-elle. « Mais tu as dit qu'il ne céderait jamais. Pourquoi a-t-il fallu que tu y retournes ? » Elle pleurait, pleurait avec des larmes de femme. « Tu as entendu ce qu'il disait ! Il nous aurait tués tous les deux »

- « Soyez damnés, tous les deux ! ... » Tony respira profondément. et, plus calmement: « Viens ici, androïde. »

Sa voix était basse, méchante. Elle remua la tête... Il fit un bond vers elle.

Elle l'esquiva avec adresse, car les réflexes des androïdes gouvernaient toujours son corps d'actrice de cinéma, elle traversa en courant la clairière. Soudain, elle s'arrêta, regarda derrière elle ; des larmes coulaient le long de ses joues.

- « Tu changeras d'avis. Après avoir enterré ton pire ennemi, tu changeras d'avis. Et, lorsque tu auras changé, tu seras content de me retrouver. »

- « Jamais pars et ne reviens jamais ! Si tu restes loin de moi, peut-être arriverai-je à me persuader de ne pas te rechercher et de ne pas te tuer. »

Elle secoua la tête et sourit d'un sourire timide, sa chevelure blonde flottant dans le vent. « Tu changeras d'avis, Tony Baker. » Et puis, elle ne fut plus là. La belle, toute belle androïde était partie, et Bill était parti, et Tony restait là, qui pleurait...

## 5

Trois jours plus tard, elle le rencontra à l'entrée de la cave. Ils se regardèrent en silence.

Il n'avait pas eu l'intention d'y aller. Il n'acceptait pas encore de le faire. Mais il n'était qu'un homme , et Bill était mort. Il devait penser en homme agir en homme. Lentement, elle leva sa main féminine, sa main adorable, sa main vide. Lentement, il leva la sienne, la paume en haut, et sa main était vide...

- « Je suis venu, » dit Tony, « pour tenter un nouveau départ. »

Elle approuva. « Moi aussi, j'ai attendu pour un nouveau départ. » Elle lui envoya un sourire de star qui lui fit avaler sa salive.

- « Comment vais-je t'appeler ? »

Elle fut agitée d'un frisson. Et sa poitrine magnifiquement moulée se tendit frémissante.

- « Il te faut un nom... SA Synthétique. Androïde... Ça sonne mal... Peut-être Sally ?... Non, Cynthe, synthétique Cynthe. »

Elle sourit. « Pourquoi pas? » et elle se mit à rire, à rire d'un adorable rire de jeune fille qui jaillissait de sa poitrine comme un ruisseau qui tombe en cascade d'une montagne. Tony Baker leva la main pour toucher son visage.

Elle fit un saut en arrière. Il fronça les sourcils, hésita, puis fit un pas en avant, le regard interrogateur.

- « Je suis... J'ai changé, te souviens-tu ? Je ne suis plus SA562-0, et je ne suis plus non plus Stella Steele. Je suis... Je suis une fille... C'est comme si je venais de naître. Je suis désolée. Attends... Je t'en prie, attends un instant, le temps de compter jusqu'à dix, puis tu viendras. »

Elle pénétra dans la cave. Il observa sa marche, la considérant et pensant à elle, à lui-même et à Bill, et il pensait à ce que devait faire un homme. Etre un homme !

Il compta, jusqu'à vingt, pour faire bonne mesure ' et entra dans la cave et contourna le coin, là où elle avait cessé d'être une « chose ». Il trébucha ; de la main, il se rattrapa contre la froide paroi rocheuse et regarda vers le bas. C'est sur ses habits qu'il avait trébuché. Il resta un moment immobile, attendant que sa vue soit acclimatée à l'obscurité.

Elle était là, à genoux sur le tas d'herbe. Ce n'était pas la même herbe qu'il y avait trois jours, elle n'était plus grasse, puante, mais fraîche; c'est là qu'il était resté, ligoté. Ses cheveux blonds coulaient librement sur ses épaules nues. Elle leva les bras, accueillante... Il alla vers elle, tomba sur les genoux et glissa les bras autour de son buste chaud, doux, frémissant.

Il se courba en arrière, fit glisser la baïonnette de sa botte et la planta sauvagement entre les deux omoplates, de la « chose ».

Elle émit un informe gargouillement; elle s'écrasa contre lui, tendant le dos, essayant d'échapper à l'acier meurtrier qui lui ôtait la vie. Ses bras l'entourèrent, l'agrippèrent ; ses mains agrippèrent sa gorge, la serrèrent, elle se mit à trembler et tomba sur le dos. Il sentit, son bras se briser en même temps que des doigts inhumains s'approchaient trop près de lui.

Il cria. Une seule fois.

CLIC

*# Ils - ils aiment le sang, le massacre ! Le plus jeune a pensé à tuer l'autre; le plus vieux l'aurait tué ; le plus jeune voulait sa mort et la voulait, elle, mais il l'a tuée. Folie, folie ! #*

*# Est-ce que vous comprenez ce que vous transmettez? Ce sont des sauvages, des barbares, des enfants. Ils sont inhibés par leurs procédés de reproduction et d'élimination et par des règles compliquées d'honneur et de justice. Pensez-vous que nous aurions pu nous épanouir dans le monde comme nous sommes Ici/Maintenant ? Naturellement pas, idiot. Ils sont primitifs. Maintenant, cessez de transmettre pendant que je change les données, que j'essaye de nouveau... Nous, avons fait des fautes, je suis assez grand pour le reconnaître Notre faute a été de ne pas prendre en considération leurs sentiments primitifs au sujet des apparences physiques. Une faute stupide. # Boutons, relais, leviers, cadrans. Maintenant, l'androïde gardera la forme qu'elle avait auparavant ; et elle prendra les mêmes caractéristiques de pensée. Et puis : une répugnance instinctive à tuer un homme. #*

*# Ce serait plus simple si nous pouvions changer leur mode de pensée. #*

*#Sacrilège! Vous savez que je ne ferai pas de rapport contre vous, mais vous devez apprendre à contrôler vos transmissions. - Oui, j'admets que ce serait plus efficace, que cela rendrait le travail plus facile. Avez-vous remarqué comment pense le gros homme; dès qu'il a une pensée, il est certain qu'il a raison. Il est inchangeable. Dès qu'il a une pensée, il a la ténacité d'un animal inférieur ; complètement aveuglé par les préjugés et un mauvais mode de pensée. Mais on ne peut pas corrompre les hommes, et il n'y a pas de mémoires pour eux; quand l'Espace-Temps se modifie, ils ne se rappellent pas. Parce que ce qui est arrivé avant la modification n'est pas arrivé. Il y a quelques éraflures sur la mémoire. Ce qui fait qu'il y a inévitablement quelques changements : vous avez remarqué que le camp était légèrement différent. Ce que nous faisons est dangereux. S'il y a une déchirure dans le tissu... #*

*# Il est intact. Nous essayons de nouveau? #*

*# Nous essayons/essayions/essaierons de nouveau. Mais la dépense d'énergie pour la retrogradation est effarante, et les modifications ... Voilà, encore un tout petit peu... cette fois, plus les retours sont longs, plus ils sont dangereux. Le tissu Espace-Temps peut se déchirer tellement que nous ne pourrons plus le réparer.,#*

*# Et si ça arrive...#*

*# Nous - en avons déjà parlé. Et ne vous en faites pas s'ils veulent nous appeler par des noms, cela ne veut rien dire. Ils ne savent pas. Là ! #*

CLIC

## 6

- « Cela t'explique pourquoi je ne ferai jamais la paix? Pourquoi je tuerai le dernier de ces sacrés androïdes si je le peux ? Et je te tuerai, toi, plutôt que de te permettre de te souiller avec ça. »

- « Bill, je... pas d'objection si je me lève ? »

Il haussa les épaules, et Tony se mit debout.

- « Bill, je te comprends, mais nous sommes différents. Nous ne pensons pas de la même manière.»

Il traversa la clairière, se retourna et leva la main

- « Je pense que je vais te quitter maintenant, Bill. »

- « Quoi? Es-tu fou ? »

Tony Baker haussa les épaules. « C'est justement ce que je vais savoir. Toi, tu restes où tu es, à te ronger les sangs, Bill. Moi, je vais essayer de faire-la paix avec cet androïde, si je le peux. » Il décida de ne rien dire de plus sur elle, sur ce qu'elle était devenue.

Bill éleva son fusil. « Je ne vais pas te laisser partir mon vieux ! »

- « Tu vas me tuer ? »

Bill hésita.

- « Il faudra que tu le fasses, Bill. Et qu'est-ce que tu y gagneras ? Tout simplement que tu seras seul... et qu'est-ce, que tu auras fait ?

- « Je t'aurai sauvé. »

- « Bill, je ne crois pas que tu veuilles me sauver de la moindre chose. Non ! mais tu as une idée fixe, comme ces gens du siècle dernier, dans le sud. »

- « Ce n'est pas vrai ! Mais tu es un homme, ami ! Je ne peux vraiment, pas te laisser faire... »

- « Me laisser faire quoi ? C'est pourtant. la seule chose intelligente. »

Bill Jackson cligna des yeux et tourna légèrement la tête, regardant l'autre homme par en dessous « Tu l'as vue, n'est-ce pas ? Pendant que je dormais. C'est pour cela que tu ne m'as pas réveillé pour mon tour de garde, parce que tu n'étais pas là. »

Tony approuva sans parler.

- « Je ne te le permettrai pas, Tony ! »

- « Tu ne peux pas m'en empêcher, Bill. Adieu, Bill. »

Alors, le gros homme se fendit dans le meilleur style de l'attaque à la baïonnette, Tony plongea de côté, et fit un croc-en-jambe à Bill. Tony se remit sur ses pieds et écrasa le fusil du pied. Pendant un instant, ils restèrent silencieux, l'homme à terre regardant fixement l'autre.

- « Tu n'es pas un mauvais garçon, Bill, » dit Tony. « Mais... »

- « Je vais te tuer, » répondit Bill Jackson d'une voix très calme, sans hausser le ton le moins du monde. Il n'était pas idiot, il savait très bien que le jeune homme était plus agile, plus rapide, et il savait très bien que cela contre-balançait sa force.

Tony Baker secoua la tête -

- « Il faudra que tu m'attrapes. »

Et, comme Bill commençait à bouger, la magnifique blonde qui, auparavant, avait été une androïde, s'approcha rapidement et lui entourait la jambe d'une liane. Ils l'abandonnèrent, la baïonnette fichée en terre près de lui, sachant très bien qu'il pourrait se libérer tout seul.

- « Oui, elle a bonne apparence, Tony! Oui, elle est magnifique ! » cria Bill, et sa voix se perdit dans un sanglot. « Mais n'est quand même pas une femme; c'est une « chose », un androïde. Elle t'attire dans un piège ! Elle est pire qu'une femme ! » Puis, comme ils

s'éloignaient, le laissant seul, sa voix s'éteignit presque et très calmement, il dit : « Je vous aurai, je vous aurai tous les deux. »

Et c'est ce qu'il fit, trois jours plus tard, dans une trappe qu'il avait creusée à proximité de la cave.

CLIC

*# N'y a-t-il aucun moyen de changer la haine que ce malade a pour les androïdes ? #*

*# Non. Et ce n'est pas, et de loin le vrai. problème. L'homme plus jeune l'a vu, ou du moins commence à le voir. Ne pouvez-vous pas penser un instant à la sexualité, torturée de ces hommes ? Bill Jackson hait/haïssait/hiara les androïdes oui ; mais aussi il ne peut pas supporter de voir Tony le quitter. Mais maintenant il n'y a plus moyen de le changer. Il est impensable que nous interférions délibérément avec les hommes. Une telle action serait irrévocable et impardonnablement hérétique. #*

*# Mais le tissu devient dangereusement mince. N'y a-t-il aucun moyen ? #*

*# Il y en a un, je crois. Un moyen qui ne va pas endommager trop dangereusement le tissu ni dépenser trop d'énergie. Nous sommes/étions/serons sur un terrain dangereux maintenant. Les choses peuvent changer. Il, est possible qu'il y ait quelque... imbrication. Pas la mémoire, mais la connaissance acquise. Nous devons nous rappeler la fragilité du - fonctionnement mental de ces primitifs. . Mais..cadrans, et relais, et boutons...et un levier, et enfin un bouton.*

CLIC

7

Tony ramassa de nouveau le fusil, se leva lentement et fit un pas prudent vers le feu de camp.

Un bruit, bien précis, derrière lui, le fit s'arrêter. Les muscles de ses mâchoires se détendirent, sa bouche s'ouvrit, il laissa retomber le bras.

Près de l'avion, le regardant, bien visible dans le clair de lune, il y avait un visage. Un ravissant visage de fille, encadré par une masse de cheveux clairs. Elle souriait, souriait et lui faisait en silence signe d'approcher. Il jeta un coup d'œil sur Bill : il dormait. Tenant prêt son fusil avec sa méchante pointe d'acier, il s'approcha d'elle. Ce devait être un androïde. Mais c'était une fille, une fille magnifique ! Lui, elle, pouvait-elle...

Par une question ingénue, elle le tira du doute : « Tu m'aimes, maintenant, homme ? »

Arrivé à six pas d'elle, il lui parla : « Maintenant ? Tu es androïde ? »

Elle agita la tête et ses boucles blondes virevoltèrent.

- « Ne te bats pas. Tu es le dernier homme, et je suis la dernière... femelle. Si nous mourons, il n'y aura rien. Pas d'hommes... pas d'androïdes. C'est ça que tu veux ? »

Et l'énormité de la chose le frappa. Pas pour la première fois, non, mais avec toutes ses implications, si, pour la première fois. Autant qu'il pouvait le savoir, il (ou elle?) avait raison.. Il n'y avait personne d'autre. Il y avait Bill Jackson, et il y avait Tony Baker, et il y avait un androïde... qui était aussi une fille belle et tout à fait désirable. Il n'avait jamais vu un « A » qui ressemblât à ça; c'était difficile de se rappeler ce qu'elle était. Où était donc cette énorme, affreuse différence, pour laquelle des milliards d'êtres étaient morts ?

Sa voix n'était qu'un souffle

- « Quel... Comment t'appelles-tu ? »

- « Cynthe » dit-elle cette fois, se rappelant ce que lui ne se rappelait pas. Le nom le frappa, envoyant des ondes dans les cellules de sa banque de mémoire; pourquoi lui semblait-il familier ?

Elle fit un pas prudent vers lui. « Tu peux enfoncer la pointe de la baïonnette - elle fit un autre pas - juste ici, » dit-elle, et elle leva un doigt pour désigner un de ses seins merveilleux, « Je mourrai sans résister. » Un autre pas. « Ou bien tu peux venir avec moi, le laisser seul. » Et elle fit un autre pas., Maintenant elle n'était plus qu'à un pas de lui, les mains sur les hanches, attendant sans crainte le mouvement, de l'acier argenté qui prolongeait. le fusil. Il le releva, regarda le rayonnement meurtrier, et considéra le mouvement rythmé de sa poitrine.

Il laissa tomber le fusil par terre. Puis, comme elle se retournait et s'éloignait, sans regarder derrière elle, il la suivit sous les arbres.

Lorsque le soleil se leva, Tony Baker regardait attentivement la fille endormie à côté de lui ; ses cheveux d'or faisaient une tache brillante sur l'herbe. Il se mordilla la lèvre.

Il la regardait, révolté par ce qu'elle était, par ce qu'elle était en réalité ; et cependant pas tellement révolté, surtout tiraillé par le mâle besoin qu'il avait d'une femme. Satisfait, le besoin reviendrait, aujourd'hui, cette nuit demain, créant un attachement; et il grandirait, de pire en pire. Les androïdes, elle le lui avait dit, avaient la possibilité de remodeler leur chair plastique. Ils ne possédaient pas des traits faciaux particuliers, ni même des corps bien. à eux, Ils avaient été créés à partir de plasma humain, aussi étaient-ils une sorte de matériel humain mutant, à peine plus proche de l'homme que ne l'avait été l'homme de Cro-Magnon. Ils étaient plus vigoureux, et plus adaptables que leur créateur, et ils étaient capables d'imiter son intelligente inventivité.

Son courageux essai d'étude scientifique impartiale et le salmigondis de phrases scientifiques n'avaient pas marché! Ce qu'il regardait en dessous de lui, c'était une beauté endormie, une fille au corps magnifique, faite pour l'amour. Son seul défaut, c'était peut-être d'être trop parfaite. Même au repos, dormant doucement sur le dos, l'extraordinaire musculature des androïdes faisait darder la pointe de ses tétons; et ils resteraient ainsi, il le savait, dardés, fermes, comme ceux d'une toute jeune fille, pendant des années et des années. Etrange son inhumanité se manifestait par une hyper-perfection. Cela ne manquait pas d'ironie.

Qu'allaient-ils faire ? Allaient-ils simplement partir, abandonner le camp, en oubliant, ou en prétendant oublier? Allaient-ils, pourraient-ils vivre une vie idyllique et élever des petits

enfants, des bébés ? Il ne savait pas. Et si elle était enceinte, ce qui était possible, quelle forme aurait donc leur enfant ? Prendrait-il le meilleur, à la fois de l'homme et de l'androïde ? Le meilleur, ou le pire ? L'instinct meurtrier de l'homme plutôt que son esprit de création, pourquoi pas ? Serait-il un homme, ou un androïde, ou un mélange, des deux, un humanoïde ? Il ne savait pas. Est-ce que ce ne serait pas la fin de la capacité de création ?

Mais, autrement, c'était la fin de tout. Il se mit sur les genoux, l'étudiant soigneusement, et il lui vint une autre idée.

L'homme pouvait-il avoir confiance dans l'androïde ?

Et il eut l'idée inverse, à laquelle on ne pouvait pas non plus répondre : l'androïde pouvait-il faire confiance à l'homme ?

Il y avait un risque terrible pour tous les deux. Elle doit en être consciente, tout comme je le suis, pensa-t-il. Chacun de nous a eu la possibilité de tuer l'autre. Cela changeait-il quelque chose ? Il resta immobile, en réfléchissant.

Elle se réveilla. Ses yeux s'ouvrirent, se refermèrent, elle tourna la tête, et le regarda avec ses grands yeux. Elle sourit et leva une douce main féminine. Il se baissa, lui prit la main et l'aida à se lever. Il la tira contre lui, la serra contre lui, la regarda, scrutant son visage, regardant presque à travers elle. Puis il s'éloigna, la tenant à bout de bras. Avec quelque chose qui ressemblait à de la prescience (l'intuition de la femme, transmise à la presque-femme ?) elle le comprit et recula. Elle affronta son regard, sans bouger, ni parler, pour ne pas interrompre le cours de ses pensées.

La tache sombre apparut sur son sein gauche dénudé à l'instant même où il entendit le violent claquement du coup de feu. Elle se tordit en arrière, glissa, et le sang se mit à sourdre, à couler du trou, de la blessure soudaine.

- « C'est... en plein cœur » dit-elle, d'une voix basse, épuisée « Mystérieuse habileté humaine, ou chance mystérieuse. C'est la chance de l'homme... Je ne peux pas vivre. Je suis désolée, si désolée. Je voulais t'aimer... Nous aurions pu... » Ses lèvres cessèrent de bouger, et ses yeux cessèrent de voir.

Il se retourna pour regarder Bill Jackson qui courait vers lui en provenance de la forêt, le fusil à la main, prêt à tirer un autre coup. Il gravit la colline que Tony et Cynthe avaient gravie, la main dans la main, la nuit précédente.

- « Bien visé, mon vieux ! Quelle chance pour toi que je t'aie trouvé, et que j'aie gardé ces cartouches dans ma poche. J'aurais pu ne pas arriver à temps. Seigneur ! elle n'était pas à plus de dix pieds ! » Il se mit à côté de Tony et prit une profonde inspiration, « Tu vois, la prochaine fois que tu auras envie de faire une ballade la nuit tu feras mieux de t'abstenir ! »

Il eut le sourire béat de celui qui a fait une action d'éclat, regarda le cadavre de la fille, étendu sur le dos, un genou replié

- « Ouf ! Te reste-t-il une cigarette ? J'en fumerais bien une. »

- « Non, Bill, il n'y en a plus ; nous avons fumé la dernière. »

- « C'est comme ça, elle, avait changé d'apparence, tu vois. Elle a essayé de t'avoir, mais elle avait gardé toute la force des androïdes. » Il secoua la tête.

- « Tu t'en serais vite aperçu, mon garçon ! Embrasser ça ! Mais c'aurait été comme, de faire l'amour avec un boa constrictor » Il secoua de nouveau la tête. « Eh oui ! ils peuvent se changer en femme. J'aimerais bien tomber sur une vraie femme comme ça... Cette saloperie d'androïde, cette escroquerie ! » Et, soudainement, il fit un pas, se baissa et enfonça sauvagement la baïonnette dans le ventre doux, soyeux, y creusant un affreux sillon sanglant.

Tony regardait le dos puissant, large de l'autre homme. Le penses-tu vraiment, Bill ? Désires-tu vraiment que nous trouvions une fille, une vraie fille ? Te montrerais-tu aussi vicieux, aussi sadique, si elle avait encore son ancienne forme, si elle était toujours couverte de verrues, si elle était toujours hideuse ? Il frissonna et se rendit compte qu'il avait les yeux pleins de larmes; il les essuya de la main.

CLIC

*# Encore. Ils l'ont encore fait! C'était presque, presque réussi cette fois. D'une manière ou d'une autre, il semble garder une connaissance partielle d'un saut à l'autre. D'après ce que nous en savons, il peut, l'avoir fécondée.#*

*# Oui, encore. A. deux doigts de la réussite; nous y sommes/étions/serons presque. Cette fois. Boutons. Cadran. Leviers. Un autre bouton.*

*# Cette fois, elle se rappellera tout, même sa mort.. ses morts. Et son approche sera entièrement nouvelle, avec un visage plus original : le visage exact de Stella Steele est dangereux...#*

CLIC

## 8

- « Je vais garder le nom, » pensa Cynthe. « Cynthe... Synthétique Cynthe. C'est lui qui me l'a donné. Il n'avait pas l'intention de me tuer. Il ne l'aurait pas fait, lui. C'est l'autre homme... C'est toujours l'autre homme. »

Cette fois, l'androïde n'avait pas été surpris de la nouveauté de la situation : il était évident que chaque fois que quelqu'un était tué, les choses... changeaient. Elles changeaient juste assez pour que tout aille bien de nouveau, juste assez pour qu'il y ait encore une chance. Elle se demandait combien il y avait de chances différentes, combien de fois elle devrait connaître l'atroce souffrance de la mort. Mais elle *devait* tenter une nouvelle fois sa chance. Elle *devait* réussir, d'une manière ou d'une autre. Elle ne connaissait qu'un seul but, qu'un seul objectif, qu'une seule mission : l'Humanité. Elle était assise, comme une petite fille, les bras autour de ses genoux, pensant avec toute la force de l'intelligence que l'homme lui avait donnée.

Devait-elle trouver le moyen de tuer l'autre homme, de le tuer secrètement, afin que l'autre... Tony Baker.. ne sût pas, que cela ressemblât à un accident ? Ou devait-elle encore essayer de l'éviter ? Mais elle avait essayé de l'éviter deux fois, et deux fois elle avait échoué. Il se battait, sans vouloir l'écouter; quelle pauvre cervelle il avait ! Tendue, torturée,

douloureuse, elle-même s'en rendait compte ! Et cela faisait mal. N'y avait-il donc aucune possibilité de faire la paix avec lui ? Ce qu'il aurait fallu, elle le savait bien, c'était un autre mâle, un mâle de son espèce à lui ; ou alors, une femelle d'une espèce spéciale. Mais l'autre... Tony; elle faisait rouler son nom sur sa langue, elle en savourait le goût, comme un connaisseur qui savoure un vieil armagnac. Lui aussi, il n'était pas tout à fait décidé, il se torturait l'esprit, essayant de parvenir à la bonne conclusion, s'efforçant de chasser de son esprit tout ce qu'il avait appris à la fois avant et pendant la terrible guerre qui avait opposé les deux races, Il ne voulait pas réellement tuer. Il n'avait pas tellement de préjugés, il pensait plus par lui-même... Et puis, il avait besoin de son corps, de son corps à elle. Ses lèvres vermeilles sourirent à cette idée, en se rappelant son étreinte, et elle se demandait si elle ne devenait pas réellement une femme, une vraie femme avec toutes les émotions d'une femme. Involontairement, elle eut la chair de poule, ses seins pointus, doux, se dardèrent.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

Elle sourit en voyant les mille et mille picots qui surgissaient à la surface de sa peau. Tout ce que vous êtes capable de faire, vous pouvez toujours le faire mieux, pensa-t-elle, et le faire *volontairement*.

Elle ne savait pas elle-même l'impression que cela lui ferait de coucher avec un homme, de faire l'amour avec un homme. Mais si elle pouvait être enceinte d'un homme, que le résultat soit un homme ou un humanoïde, qu'importait ? Mais, si cela était possible, et elle ne le savait pas encore avec certitude, après cette longue méfiance conditionnée, après cette haine provoquée par la guerre, elle pourrait toujours prendre l'enfant avec elle et l'élever seule. Mais comment...

Une attaque directe, de plein front, en plein jour. Un nouveau jour, un nouveau corps, oui, c'est cela ! Cynthe se détendit, se laissa aller sur le dos, avec délice. Oui... Demain.

Les deux derniers hommes de la Terre étaient assis sur la berge du filet d'eau qui n'était pas assez large pour être appelé un ruisseau. De l'autre côté de l'eau, s'étendait une clairière de la forêt d'Oregon; au milieu de la clairière, étaient éparpillés les débris d'un petit avion, un amas tordu qui brillait au soleil, une masse métallique bleu et argent. Les deux derniers hommes de la Terre parlaient de l'avenir, de l'avenir immédiat. Il n'y avait pas d'avenir à long terme. Ils avaient bâti une sorte d'appentis et ils avaient maintenant décidé de construire une hutte là, à l'extrémité est du camp qui était devenu leur domaine. Ils fumaient, se passant l'un à l'autre, avec soin, la cigarette; le paquet de Tony, qui était devenu propriété commune, n'en contenait plus que neuf.

- « Je vais encore te dire une chose, » dit le plus gros des deux. « Juste dans le cas où nous ne serions pas les derniers - s'il y avait encore quelques Duplis - nous allons ramasser assez d'herbe pour remplir nos sacs de couchage. De cette manière, l'un de nous pourra dormir pendant que l'autre... Tony ! » Bill Jackson écarquilla les yeux, et montra du doigt l'autre extrémité de la clairière. « Regarde ! »

Tony Baker regarda. Il se leva, détendit sa mince silhouette, souple comme un fil d'acier, à côté de la force massive de Bill Jackson. A l'orée du bois, à côté des débris du S-195, il y avait une fille; une souple fille, toute blonde, avec des hanches bien galbées, aux seins rebondis, revêtue d'un corsage et d'une culotte courte qui semblaient avoir été taillés dans ce qui avait dû être une espèce d'uniforme.

- « Elle... Elle ressemble un peu à Stella Steele, » dit Tony.

- « La putain d'Hollywood ! » Bill posa la main sur le bras de Tony. « Attendons... Elle n'est peut-être pas ce qu'elle paraît être, mon vieux. » A la muette interrogation de Tony, le plus vieux répondit - « Un androïde, Tony. Ils peuvent prendre plusieurs aspects. Rappelle-toi les pièges qu'ils nous ont tendus pendant la guerre. Nous devons faire attention; il faut trouver un moyen de nous assurer qu'elle n'est pas l'un d'eux. »

Tony approuva, avec la répulsion instinctive, avec le réflexe conditionné qu'ils avaient tous au seul mot d'androïde. Mais sa répulsion était combattue par ce qu'il voyait en réalité; et ce qu'il voyait, c'était une femme délicieuse qui marchait en faisant onduler ses hanches, une silhouette de femme qui sautillait délicieusement. Une femme... Depuis combien de temps n'avait-il pas vu une vraie femme ? Curieux... il lui semblait vaguement qu'elle lui rappelait quelque chose... Il avait comme un souvenir confus...

Il guettait son approche, ne prêtant qu'à moitié attention à ce que disait Bill, « il faut que nous la capturons, que nous nous en assurions, que nous l'essayions, en quelque sorte. »

- « Oui, oui. » Tony ne pouvait détacher ses yeux de la fille qui s'approchait. « Il ne semble pas difficile de la capturer, Bill. Elle vient droit sur nous. Mais, Seigneur ! Elle sourit. Regarde-la ! Elle ne semble pas avoir peur de nous ! »

- « Non. Et cela ne me paraît pas naturel, tu ne trouves pas ? Je veux dire, si c'est vraiment une fille, une vraie fille, elle devrait avoir peur de deux hommes, ou alors, au contraire, elle devrait courir vers nous. Mais non, elle paraît insouciante, comme si c'était un « A » qui essaye de nous avoir. »

Tony sourit. « En tout cas, il y a une chose qui est certaine, elle ne devrait pas être inconsciente. Fichtre, regarde-la ! »

Ils la regardèrent, et Tony se demandait ce que voulait réellement Bill, que la fille soit un « A » ... Et, s'il le voulait, pourquoi ? ... Il n'y avait pas longtemps qu'il connaissait Bill. Le gros homme avait été là, comme par miracle, à point pour le retirer des débris de l'avion, pour le soigner, pour le surveiller pendant qu'il, était en plein délire, avec cette vilaine balafre dans la tête. Le gros homme n'était pas dépourvu d'une certaine tendresse, Tony le savait bien. Mais il était aussi comme possédé par une haine pathologique envers les androïdes.

Ils la regardèrent.

Elle s'arrêta à quelques pieds du ruisseau, de l'autre côté, semblant tout à coup ne plus savoir s'il lui fallait avancer ou repartir. Elle porta son regard sur Tony, puis sur Bill, alternativement, avec, sur les lèvres, un sourire de petite fille qui, éclairait un visage de petite fille, un visage qui surmontait un corps qui, lui, n'était certainement pas celui d'une petite fille. Son sourire était éclatant, lumineux, franc.

De la main, elle fit un timide geste de bienvenue. Lentement, avec hésitation aussi, Tony leva la main, lui répondant en silence. - « Attention, mon vieux, attention » dit Bill calmement.

- « Mais Bill ! Elle n'a même pas d'arme, » dit Tony d'une voix presque plaintive, comme s'il se parlait à lui-même.

- « C'est encore à prouver, » répondit Bill Jackson. « On ne peut être sûr de rien avec les androïdes »

- « Si c'est un « A ». »

Bill ne répondit pas directement., « Tu lui parles, » dit-il.

Tu te contentes de lui parler, et je me charge du reste. »

- « Mais... »

- « Parle-lui, Tony, Crénom ! »

Tony hésita puis éleva, la voix. « Euh. Nous... euh..., nous pensions que nous étions les derniers habitants de la Terre. Etes... Etes-vous nombreux ? » Mais, justement, c'était là la chose à ne pas dire, pensa-t-il.

- « Non, non. Personne... Je pensais être la dernière. Dieu merci ! Je ne suis plus seule » Et, de nouveau, son sourire l'atteignit. Avec gaucherie, comme un jeune homme timide, il se présenta, et présenta Bill.

- « Je viens de l'Oregon aussi, » dit-elle. Sa voix était hésitante, manquait de fermeté. « Avez-vous... Avez-vous quelque chose de chaud à boire ? »

- « Allons-y ensemble, » dit Bill et il donna une petite poussée à Tony pour lui faire descendre la rive. Pendant que Tony se laissait glisser, dans le ruisseau, derrière lui, Bill restait debout, immobile. Mais il gardait le fusil à la main. Tony savait que Bill pouvait bouger très rapidement pour un homme de sa corpulence, qu'il était incroyablement agile pour un homme aussi massif. Il grimpa sur l'autre rive et, parvenu au sommet, s'arrêta tandis qu'elle se reculait de quelques pas. Il entendit les bottes de Bill qui éclaboussaient la terre alors que le gros homme traversait l'eau et grimpait pour se mettre à côté de lui.

- « Euh, » dit Bill, « nous avons un peu d'ersatz de café avec, si vous n'y voyez pas d'inconvénient, peut-être, à l'occasion, quelques vers. » Il lui fit son plus affreux sourire et alla vers elle, levant la main gauche vers son épaule pour la guider, l'attirer près de lui. Il fallut trois longs pas à Tony pour gagner l'autre côté, et il regrettait de ne pas avoir pensé à mettre sa main sur son épaule. Mais non, il n'y avait pas pensé. Du coin de l'œil, il remarqua ce qu'aucun homme ne pouvait manquer de remarquer. C'était une fille au buste généreux qui portait une chemise d'uniforme plutôt masculine avec une trace blanche là où l'on avait ôté un insigne de régiment; une des poches de poitrine avait perdu son bouton; sur une jambe, sa culotte était effrangée, là où l'ourlet s'était défait. Il frissonna.; elle était encore plus excitante vue de près. Elle était jeune, elle avait peut-être le même âge que lui, environ vingt ans ou un peu moins, et sa peau était très claire, blonde, très douce ; elle avait un drôle de petit nez, un petit nez si petit qu'il ne semblait pas terminé, un nez malin, au-dessus d'une bouche à la moue à la fois enfantine, et sensuelle.

Bill ôta la baïonnette du fusil et la remplaça soigneusement dans sa botte. Il passa le fusil à Tony puis, sans jamais tourner le dos à la fille, il ralluma le feu et suspendit la marmite au trépied qu'ils avaient confectionné la veille.

- « Nous nous demandons naturellement comment vous êtes venue ici, et aussi qui vous êtes, » dit-il d'une voix qui semblait aussi dénuée d'intérêt que s'il avait parlé du temps.

Tony savait bien que son indifférence était feinte et que, pour Bill, son apparence délicate, avec ses longs cheveux couleur de soleil, n'avait pas d'importance : il se pouvait que ce soit, un « A » et si elle en était une ? Il fut troublé par cette pensée.

- «. Vraiment ? » Quand elle parlait, sa voix semblait aussi indifférente que celle de Bill. Tony ne put s'empêcher de sourire. Il reprit son sang-froid pendant que Bill se penchait sur le feu, tout en l'examinant soigneusement.

- « Oui, nous aimerions être certains que vous n'êtes pas un androïde. »

## 9

Elle lui, retourna son regard, les yeux largement ouverts, très féminine, la bouche esquissant un sourire comme si cette idée était tellement idiote qu'elle s'en amusait.

- « Vous pensez réellement que je puis être un androïde ? »

Tout à coup, Bill ne fut plus sûr de rien et Tony ne put s'empêcher de sourire. Il ne dit rien, tandis que Bill approuvait

- « Vous pourriez en être un. »

Elle haussa les sourcils, fit une moue et hocha la tête : « Ce n'est pas très flatteur, vous savez, Monsieur Bill Jackson ! » Ses lèvres étaient crispées, comme si elle allait éclater de rire. « J'ai toujours cru que je ressemblais plutôt à une fille. » Tel le spectateur d'un match de tennis, Tony, attendit la réplique de Bill, puis de nouveau la fille: « Puis-je m'asseoir ? » Et, en parlant, elle désignait les deux gros rondins soigneusement écorcés qu'ils avaient mis devant le feu, le jour même.

- « Oui, » dit Bill. « Mais dites nous d'abord votre nom... »

Il s'éloigna un peu, manifestement embarrassé comme elle casait sa croupe rebondie sur l'un des rondins. Elle sourit, et le regarda en levant la main, ce qui fit délicieusement gonfler son corsage « Cynthe. »

- « Cynthia ? Cynthia comment ? »

- « Cynthe » reprit-elle, et elle épela son nom. « C'est tout ce que je me rappelle. Et j'ai bien peur de ne pas être capable de vous dire comment je suis venue ici. »

Tony revint à la vie : « L'amnésie, Bill... La guerre... Certainement, un. androïde aurait une meilleure histoire. »

Elle ne ressemble pas à quelqu'un qui souffrirait d'amnésie, » dit Bill, « et que tu penses ainsi ne prouve rien : un androïde est assez intelligent pour avoir prévu que tu penserais ça, et il aurait inventé une histoire incroyable à laquelle nous pouvions croire, justement parce qu'elle était incroyable. Exactement ce que tu fais. »

Quand un homme veut croire quelque chose, il ne manque pas de raisons logiques. Pour soutenir sa thèse, pensa Tony. Mais, encore une fois, c'est Bill qui avait raison. Tony était incapable de décider si le gros homme était plus intelligent que lui, ou si c'était lui qui était stupide ou qui était amoureux ou quelque chose comme ça, ou si, tout simplement, Bill voulait que ce soit un androïde.

- « C'est un joli nom, » dit Tony, et il reçut la récompense qu'il avait cherchée : un éclatant sourire.

- « Hum ! » dit Bill, « cela ressemble à un nom d'actrice. » Il regardait droit dans ses grands yeux verts, et elle lui souriait avec ingénuité. « Etes-vous actrice ? » il s'était penché de nouveau et avait retiré la baïonnette de sa botte. Il restait là, en éprouvant le piquant sur son pouce.

- « Bill » Tony essayait de ne pas rougir, mais il savait bien qu'il piquait un fard, et sentait - ses joues qui brûlaient.

Mais la fille restait imperturbable. « Je pense qu'il faut prendre ça pour un compliment, » dit-elle en fronçant les sourcils, « mais, réellement, je ne sais pas. C'est possible... mais je ne sais pas. » Son visage s'éclaira. « Je sais ! Et si j'essayais de danser ou de chanter, ou de faire du strip-tease, juste pour savoir ? » Sa figure éclatait de joie. Tony la regarda, imaginant le strip-tease, essayant de ne pas trop regarder les quatre boutons de, son corsage.

- « Non, » dit Bill. « Inutile, cela ne prouverait rien. » Et Tony l'injuria en lui-même : espèce d'idiot ! Laisse la donc chanter, ou danser ou même... « Tony, » reprit Bill, sans cesser de fixer la fille, « les androïdes n'attachent aucune importance au fait qu'ils sont nus ou non. Et, d'après ce qu'elle dit, elle non plus. »

- « Mais, elle plaisantait, » répondit Tony, et il se demandait si elle plaisantait vraiment. « Regarde : si elle était l'un d'eux, serait-elle venue comme elle a fait ? Un « A » n'en, aurait pas eu besoin, il se serait contenté d'attendre la nuit pour nous tuer. »

- « C'est peut-être ce qu'elle a l'intention de faire, » dit Bill. « Quelle est la première chose que vous pouvez vous rappeler Cynthe ? »

Elle réfléchit un instant, se mordillant la lèvre., « De la fumée. J'ai senti de la fumée, je suis allée vers elle et... et me voici. » Elle désigna le feu de camp et attendit la prochaine question.

- « C'est tout ? Diable ! Ne vous rappelez-vous pas ce qui est arrivé hier ? Ou ce matin ? »  
Elle agita de nouveau ses beaux cheveux blonds.

Pour la première fois, Tony eut une idée originale : « Mais, Bill, comment as-tu su que je n'en étais pas un ? Tu ne m'as pas fait subir un interrogatoire en règle, à moi. »

Bill lui jeta un regard un peu méprisant, supérieur.

- « Je sais, mais je t'ai fait subir une épreuve, Tu étais sans connaissance, te rappelles-tu ? Et tu as encore cette balafre dans la tête, et cette éraflure sur la poitrine. »

Tony approuva. « C'est ça ? C'est ce que tu veux dire, que tu m'as éprouvé ? »

- « Exactement, mon vieux ! Je vais te dire une chose, » et Bill le regarda droit dans les yeux : « La balafre, elle vient de l'accident, quand tu as écrasé ton avion, mais l'éraflure, sur ta poitrine, c'est ça qui l'a faite. » Et il montra la lame d'acier trempé, la fit miroiter au soleil.

- « Tu m'as coupé ! Pendant que j'étais dans les vapes ? mais pourquoi ? »

- « Tony, les androïdes sont capables de contrôler leurs processus biologiques, de la même manière qu'ils peuvent prendre l'apparence qu'ils veulent. Si, tu avais été un androïde, tu aurais été guéri immédiatement, sans la moindre trace, sans la moindre cicatrice. Maintenant encore, tu portes la preuve de ce que tu es; ce matin, j'ai encore vu la croûte sur ta blessure. » Puis Bill Se retourna une nouvelle fois et fixa la fille du même regard tranquille. Et Tony pensa qu'il aurait mieux fait de ne pas poser cette question. Le silence dura longtemps.

C'est Cynthe qui le brisa

- « Tony, C'est en train de bouillir. Est-ce que je peux en avoir une tasse maintenant ? » Elle sourit, mais son sourire disparut quand elle se tourna vers Bill. « Bill, cela ne vous ennuie pas de passer cette baïonnette au feu ? Je ne voudrais pas être infectée. »

- « Cynthe ! » Tony fit un mouvement brusque et renversa l'ersatz de café qui fit crépiter le feu. « Mon, Bill, non »

Bill n'avait pas fait le moindre mouvement. « Non, Tony, jamais un androïde ne proposerait cela. Seul un humain peut proposer d'être blessé, juste pour prouver qu'il est bien humain. Sans doute, mais un androïde serait probablement assez subtil pour penser que nous accepterions justement sa bonne volonté comme une preuve suffisante...» Son air soucieux disparut et il se mit à sourire; il se leva. « Très bien, petite demoiselle ! Je fais chauffer la baïonnette. » Il se retourna, ramassa le fusil au canon duquel il fixa la baïonnette. Puis, tenant fermement la crosse, il plongea vingt centimètres de lame dans le feu.

Tony le regardait fixement. Il ne comprenait pas comment fonctionnait l'esprit de Bill. Le gros homme n'était pas du tout stupide; il aurait fait un bon général, ou un bon joueur d'échecs. Tony avait pour ainsi dire vu tourner les rouages du cerveau de Bill alors que celui-ci pensait, puis devinait, et imaginait la riposte, puis la contre-riposte. Il tourna de nouveau la tête car, la fille se mettait à parler, à côté de lui.

- « Puis-je en prendre, Tony ? J'ai besoin d'un remontant. » De ses doigts effilés elle lui toucha, la main tout en prenant une tasse de simili café. Sa main était fraîche, douce. Il se demanda si elle était toujours fraîche, ou bien si elle était dix fois plus effrayée que lui, si elle ne dissimulait pas sa frayeur. Elle sourit rapidement au-dessus de la tasse tandis qu'elle la levait; elle pencha la tête et souffla sur la vapeur. Elle regarda la vapeur s'élever, puis

disparaître. Alors, elle se mit en marche et vint vers Bill, à côté du feu, le regardant tourner et retourner la baïonnette.

Bill Jackson releva les yeux vers elle : « Tu vois, Cynthe... Je n'ai rien contre toi. C'est seulement pour que nous soyons bien certains. Et toi-même, tu ne le sais peut-être pas. Il n'est pas impossible que tu sois hypnotisée... Afin que, de bonne foi, tu crois vraiment que tu n'es pas un androïde. Tu pourrais être hypnotisée jusqu'au moment où l'on te... réveillerait ; alors tu te souviendrais et tu nous tuerais, au commandement, si tu comprends ce que je veux dire. Tu vois ? »

Elle approuva en silence, tout en levant la tasse et en buvant lentement, gardant les yeux fixés sur la lame rougeoyante. Le fer avait maintenant pris la teinte exacte de ses lèvres, pensait Tony, et il le regardait qui rougissait et rougissait encore, devenant de plus en plus brillant.

Il cherchait quoi dire, il cherchait quelque chose pour empêcher l'expérience. Mais il était incapable de penser. C'est elle qui avait raison, qui devait avoir raison. Il regardait, et la baïonnette était maintenant rouge cerise. Personne ne parlait, tous les trois regardaient fixement la pointe d'acier qui prenait successivement toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, passant du rouge à l'orange, puis au jaune. Bill regardait, et tournait la baïonnette dans le feu, comme s'il y avait embroché un lapin.

La lame devint blanche; Bill la retira du feu; il avait le regard fixe d'un homme en état de veille. Enfin, il leva les yeux vers la fille.

- « Tous les microbes qu'il pouvait y avoir là-dessus sont maintenant allés rejoindre leurs très honorables ancêtres, » dit-il. Et Tony pensait que cet affreux salaud trouvait le moyen de plaisanter ! Il eut un sentiment d'embarras, presque de honte. Cette expérience, ce n'était pas Bill qui en avait eu l'idée.

Etait-ce Bill, ou lui ?

La fille fit un geste d'approbation et contourna le feu pour s'asseoir de nouveau sur le rondin. Quand elle marchait, tout son corps tressautait pour le plus grand plaisir des yeux. Tony aurait voulu être juste derrière elle. Mécontent de lui, il chassa cette idée. Il se demandait s'il désirait regarder ou non. Il regarda.

Fasciné de terreur, il regarda Bill qui se levait et se dirigeait vers Cynthe. Il s'accroupissait de nouveau devant elle, tenant la baïonnette dans sa direction. La pointe brillante était tout près d'elle, à moins de vingt centimètres. Et la fille la regardait, fixement. Tony attendit, retenant sa respiration.

Puis elle rejeta la tête en arrière et répandit le reste du mauvais café, dans un tremblement. Elle posa la tasse par terre et, comme si elle ne voyait pas la baïonnette, se mit à regarder Bill : « Avez-vous pensé que si un androïde est capable de commander, de commander consciemment son corps, il... je... pourrais décider de ne pas guérir immédiatement ? Certainement, la commande peut jouer dans les deux sens. »

- « Mais, Bill, c'est vrai, ce qu'elle dit, » s'écria Tony. « Cela ne prouvera rien. »

Bill remua la tête : « Et maintenant, je ne sais plus que penser, encore une fois, petite demoiselle. Vous m'aviez convaincu. Mais, maintenant, à cause de vous, je ne sais plus. Ce que vous dites est peut-être vrai, mais peut-être pas, si un « A » ne savait pas, qu'il est un « A »; si, comme je le disais, vous étiez sous hypnose. »

Elle regarda la lame, haussa les sourcils, plissa le nez. « Un bon point pour vous, » dit-elle avec calme. « Mais je me demande, s'il reste plus d'un androïde, ils n'ont pas besoin de s'en faire. Avec vous, ce serait la lutte du pot de fer contre le pot de terre ; même s'il n'en restait qu'un. »

Elle mit un doigt dans sa bouche, l'humecta et, délicatement, elle toucha légèrement la pointe de la baïonnette.

Il y eut un léger dégagement de vapeur, un grésillement. Elle retira vivement sa main, puis, de nouveau, regarda Bill.

- « Il y a encore autre chose. Les androïdes et les humains ne se sont jamais accouplés, semble-t-il, parce que les androïdes ont ce pouvoir sur eux-mêmes que vous leur attribuez. Aucune mère androïde ne voudrait porter au monde une moitié d'homme, pour le faire souffrir. »

- « Vous parlez en androïde, madame ! » dit Bill d'une voix basse, sinistre.

- « Hum! Les mâles, les androïdes mâles ont toujours été attirés par les femelles humaines... mais le même mécanisme a empêché les androïdes d'en prendre avantage. Il n'y a jamais eu d'enlèvement, ils n'ont jamais séduit volontairement. Et pourtant, nous savons tous que certaines femmes ont essayé. Mais, autant que nous le sachions, il n'y a jamais eu le moindre métissage entre les deux races. » Elle scruta le visage de Bill, puis se retourna vers Tony. « Dites-moi, Tony Baker et Bill Jackson lequel d'entre vous voudrait avoir une telle descendance ? »

- « Mais, par le ciel... commença Bill.

Les yeux de Tony s'élargirent.

Il se précipita

- « Mon, non »

Mais c'était trop tard; délibérément, Cynthe avait avancé la main, gauche et enfoncé avec violence la pointe de la baïonnette dans son pouce. Il y eut un grésillement et une soudaine odeur de chair brûlée, tandis qu'elle faisait entendre un gémissement d'enfant.

- « Mon dieu ! » Tony sortit de sa torpeur; son estomac se soulevait. Involontairement, Bill écarta le fusil; la baïonnette roula par terre. Les yeux fermés, le visage crispé par la douleur, les dents mordant sa lèvre inférieure, Cynthe porta sa main gauche contre sa poitrine et la prit dans la droite.

- « Ça... ça fait mal, » dit-elle d'une voix faible, surprise.

- « Pourquoi le cachez-vous ? » demanda Bill. Il restait immobile, ses yeux brillèrent, luisaient comme des yeux de chat.

- « Mais, elle ne le cache pas, idiot répondit Tony. « Elle le soigne

Cynthe regarda tristement Bill, ses grands yeux verts écarquillés, ingénus. Lentement, elle laissa tomber sa main droite, écarta la gauche, et tendit vers Bill un pouce noirci, entaillé. Présentant toujours son pouce, elle se leva et lui demanda : « Veux-tu y mettre le doigt, Thomas ! » Il ne répondit pas. Tony semblait paralysé, enraciné dans le sol ; il commença à déboutonner sa chemise. Il l'enleva et alla vers elle, entoura la main blessée et attacha les manches au poignet. Elle ne le regardait pas.

- « Vous vouliez une preuve ? » demanda-t-elle de la même voix timide, mais où perçait un peu de dédain. Mon dieu ! pensait Tony, qu'elle est brave ! « Il faudra plusieurs jours pour que cela commence à se cicatriser, » continua Cynthe. « Pendant ce temps, je voudrais... » sa voix se fit plus faible, ses lèvres pâlirent. « Je veux vivre à l'écart, loin de vous. »

- « Comme vous voudrez, » lui répondit Tony. « Vous pourrez rester dans l'avion, Il y a deux bons lits que nous avons faits, Bill et moi, avec les sièges. Mais alors... »

- « Je serai très bien, » dit-elle. « Pendant ce temps, vous m'enfermerez dedans. »

Bill abaissa la baïonnette, et il la regarda comme elle passait entre eux pour aller vers l'avion. En l'atteignant, elle se retourna: « Si je sais que je suis un androïde, j'ai le pouvoir de commander à ceci. Peut-être même que je commande à mon corps, maintenant. Si je suis un androïde et que je sois sous hypnose, si bien que je ne le sais pas... » elle sourit. « Mais je suis peut-être sous l'effet d'une suggestion post-hypnotique qui empêche mes blessures de guérir rapidement ? »

Elle secoua la tête, continuant de sourire. « Faites bien attention de m'enfermer. » Et elle monta dans les débris de la cabine de l'avion.

## 10

Bill et Tony se regardèrent l'un l'autre.

Tony regarda l'autre homme qui chargeait du bois dans ses bras et l'apportait dans le feu de camp, au clair de lune.

- «Tu veux que je t'aide, Bill ? »

- « Non. »

Tony était embarrassé; il regarda la pointe de ses pieds. Il ramassa la baïonnette avec laquelle il se mit à épointer un morceau de bois.

- « Bill. »

- « Oui ? » Bill était assis sur l'autre rondin, en face de lui. Il ramassa le fusil, le considéra et le reposa.

- « Nous avons de la chance. Avec Cynthe. »

- « Oui, si ce n'est pas un androïde. »

- « Même si c'en est un, Bill » en parlant, Tony continuait à ép pointer son bout de bois, ne levant pas les yeux de dessus la branchette qu'il écorçait et dont la blancheur nue ressemblait à de la chair.

Bill le regarda. « Qu'est-ce que tu veux dire ? »

- « Je pense à ce qu'elle a dit à la fin ; elle a raison, jamais nous ne pourrions avoir de certitude. Et puis, même si c'est un « A », quelle différence cela fait-il ? » Tony mentait délibérément; il avait trouvé, lui, le moyen d'avoir une certitude. Si la fille était inconsciente, comme il l'avait été, lui, puis qu'on la coupe... mais il avait décidé de ne rien dire à Bill. Il ne voulait pas que l'on tente l'expérience.

La voix de Bill devint sarcastique. « Je ne. sais pas, Tony mais dis-moi, s'il y a un serpent sur ton sac de couchage, cela ferait-il une différence si c'est une couleuvre ou un serpent à sonnette ? Tiens, » dit-il en tendant au jeune homme un petit portefeuille de cuir; Tony le prit, l'ouvrit : dedans, il y avait la photo d'une femme et d'un jeune homme qui souriaient. Il, ne dit rien, il attendit que Bill continuât.

- « Voilà toute la différence, Tony. C'est maman. Je suis.. je suis encore puceau, Tony. Oui, moi, le gros Bill, je l'avoue, je suis encore vierge. Je n'ai jamais touché une femme... Tu veux sa voir comment elle est morte, ma maman ? »

- « Non, ce n'est pas nécessaire.., »

- « Cela t'explique pourquoi je ne ferai jamais la paix. Pourquoi je tuerai ces androïdes jusqu'au dernier, si je le puis. Et pourquoi je te tuerai toi aussi, oui, toi aussi, je te tuerai si je dois le faire pour t'empêcher de te dégrader toi-même. »

- « Qu'est-ce que tu as fait, après sa mort, Bill ? »

- « J'ai pris ce fusil... ». Il le ramassa de nouveau... « Ce fusil et cette baïonnette et je suis devenu sauvage. J'ai été décoré deux fois. Et j'ai continué à me conduire en vrai sauvage jusqu'au moment où on m'a chargé de ce travail. De toute manière, on ne décore plus personne, maintenant. Et pour ce que cela me fait. »

- « Bill, n'as-tu jamais pensé que.... ne penses-tu pas, que tu manques de réalisme ? Je veux dire que... maintenant que, tout le monde est parti ? A quoi cela sert-il, de garder de la haine ? »

Bill reprit l'étui à photo, sans même le regarder. Ses yeux se rapetissèrent, ses mains se crispèrent ; il se mit à se ronger les ongles. « Parce qu'il en reste un. »

- « Peut-être, » interrompît Tony, mais Bill haussa les épaules.

- « Oui, peut-être. »

- « De toute manière, tu trouveras une bonne raison de la tuer, n'est-ce pas ? »

- « Pourquoi diab1e dis-tu ça ? » Et les yeux de Bill brillaient pendant qu'il remettait la photo dans la poche gauche de sa chemise, puis qu'il la reboutonnait soigneusement.

- « Peut-être as-tu craqué, le jour où ta mère a été tuée ? »

- « Tu crois que je suis fou, n'est-ce pas ? Espèce de fou toi-même ! » Bill bondit sur ses pieds. « Regarde donc ce que cette damnée fille, cette damnée « chose », je veux dire - est en train de nous faire. Elle s'est déjà glissée entre nous ! Fille ou « chose », elle... elle a un corps de putain ! »

- « C'est bien ce que je pensais, Bill. Cela ne fait aucune différence pour toi que ce soit une fille ou un « A ». »

- « Sacré ! Tu ne crois pas ça ! Tu penses que cela ne fait aucune différence pour toi. Tu penses avec ton bas-ventre, pas avec ta cervelle ! Tu trouves que tant qu'elle a les rondeurs qu'il faut, qu'elle est douce, qu'elle a de grosses tétines... C'est tout ce que tu veut. »

- « Tu n'aimes pas beaucoup les femmes, n'est-ce pas, Bill ? »

Bill éclata. Il se mit à bredouiller, sans que l'on puisse comprendre de qu'il disait ; Tony fut basculé de son rondin, roula sous le gros homme et, brillant au clair de lune, la pointe de la baïonnette le menaça; il put l'écarter, mais se fit mal au poignet; son bras était coincé sous son corps.

- « Tony... »

- « Oh! Bill... Oh, mon dieu ! Je suis désolé... Bill ! » Le gros homme était écrasé sur lui; lentement, Tony secoua la tête pour chasser les larmes qui embuaient sa vue et parvint à se dégager. Il regarda longuement le corps de Bill Jackson qui gisait par terre, sans mouvement. Soudain une idée le frappa. Oui, j'ai pu me dégager !

*Quelque part, à un certain moment, il y eut une joie triomphante.*

Tony Baker fit entendre un cri, un cri perçant, sauvage, et se rua vers l'avion. Il ne savait pas si Bill était vivant ou s'il l'avait tué. A deux, Tony et Cynthe, peut-être pourraient-ils le relever, le soigner, prendre soin de lui. Alors, Bill comprendrait...

Comme sa main touchait presque la carcasse de la porte métallique du S-195, quelque chose de dur, de très dur le frappa dans le dos.

Il entendit un craquement sec et, roula sur le dos, tombant contre l'avion, essayant de se remettre sur pieds.

- « Mon dieu ! Bill » Il glissa le long de la carcasse de l'avion de reconnaissance et roula, la tête écroulée sur la poitrine.

- « Tu ne savais pas que j'avais ces cartouches dans ma poche, n'est-ce pas mon vieux ? »  
Bill s'adressait à l'homme, au cadavre, en traversant la clairière. De toutes ses forces, il courut vers l'avion, arrachant le métal brûlant qui lui traversait le ventre, sentit un flot de sang qui s'échappait de lui. Il ouvrit la porte: la fille était là, avec son pouce toujours entouré d'un bandage, et ses yeux verts, ses grands yeux, ses yeux de jeune fille.

- « Qu'est-ce qui arrive? il y a eu un coup de feu ? »

Il pénétra dans la cabine, la baïonnette droit devant lui. Il sentit le coup quand il l'enfonça dans son ventre, puis s'écroula, et il l'entendit crier, il l'entendit râler... Lui, il n'avait pas pu pénétrer complètement dans l'avion.

Il était mort lorsque le soleil se leva une nouvelle fois.

CLIC

*# Ils l'ont encore fait ! Ils se sont tués, tous ! Quels incroyables fou s! Ne pouvons nous rien faire pour les faire vivre ? N'y a-t-il aucun moyen ? C'est cette fierté ancestrale qui en est/était/sera la cause. Si nous pouvions interférer avec eux plutôt que.. #*

*# Moment, Réfléchissez, ne transmettez pas. Je suis en train de cérébrer. Il doit y avoir un moyen. Mais maintenant, le tissu Temps est déchiré. Il ne peut pas être réparé ! #*

*# Alors, nous avons échoué. #*

*# Arrêtez de transmettre. Nous n'avons pas échoué. Nous sommes ici/quand. Donc nous sommes toujours là. Si nous échouons, nous ne le saurons pas ; nous n'existerons pas. Aussi longtemps que nous sommes/étions/serons... Attendez ! Si il y a une solution de continuité ici... ici-même... ils se rejoindront... Oui! Il reste une possibilité. Une possibilité et une seule. Mais c'est la dernière fois. Il n'y a plus de marge d'erreur. Si nous échouons/échouions/échouerons, le Tissu Espace-Temps sera déchiré sans espoir de réparation.. Nous jouons à quitte ou double. Ce sera irrémédiable.*

*# Comment pouvons-nous être certains ?#*

*# Je trouve un moyen. Il faut que ce soit parfait cette fois; autrement, chaque filament dans l'extrémité du segment spatiotemporel... s'il est fini, nous sommes perdus. Nous n'avons rien à perdre. Tout à gagner.#*

*# QUE, que faisons-nous ? #*

*# Tout ce que nous n'avons pas fait; rien de ce que nous avons fait. D'abord, l'androïde doit prendre plus d'initiative, elle y est presque parvenue, cette fois. Puis... quelque chose que le vieil homme a dit. J'ai peur que ce soit la seule solution. Maintenant, faites attention. Pas besoin de dire combien c'est important. J'ai peur d'être obligé de me manifester comme un héros.. en devenant hérétique... Et j'ai peur que vous soyez obligée de me succéder, que vous le vouliez ou non. #*

*#C'est un ordre cessez de transmettre. Maintenant, oui, maintenant, et puis, et demain... bien. Vous comprenez que si nous n'y arrivons pas maintenant il n'y aura pas d'autre chance, et que l'avenir, leur avenir ne tient à rien. Pas vous, pas moi, personne de nous. #*

*# Naturellement. Nous... croquons notre existence. Nous n'avons jamais été, mais...#*

*# Très bien. Alors moi, pendant que je transmets, je suis sur le point de devenir un héros-hérétique; et vous êtes sur le point. de me succéder à mon poste. C'est le seul moyen certain, et nous n'avons plus le temps de faire des expériences. Vous voyez que moi-même je fais parfois des erreurs; vous devez vous entraîner à être plus sage. Vous connaissez ma ligne de temps ? #*

*# Naturellement. Elle est... là. #*

*# Oui. Alors, vous devez faire ça.#*

Un cadran lut soigneusement tourné, avec peine, puis un bouton, puis un autre; un calibre fut soigneusement, précisément ajusté, un interrupteur abaissé.

*# Vous saurez le moment. Quand je dirai le mot « AM-STRAM-GRAM », il ne faudra pas hésiter. Attrapez ma, LIGNE DE TEMPS. #*

*# Am-Stram-Gram ? C'est ça ? NON ! #*

*# C'est un ordre, mon dernier ordre. PRENEZ MA LIGNE DE TEMPS, au mot Am-Stram-Gram. Au-revoir.#*

*Un dernier relais cliquète/cliquetait/cliquètera.*

CLIC

## 11

La plus grosse portait un petit paquet. Elle le portait à son épaule, au bout d'une longue courroie de cuir et il se balançait à chaque pas, heurtant rythmiquement ses fortes hanches. Dans l'autre main, elle portait autre chose, une massue faite avec un pied de table. La plus petite avait les mains vides, et la poitrine pleine. Elles sortirent de la forêt et marchèrent jusqu'au sommet d'une petite colline en pente douce qui venait mourir au bord d'un ruisseau ou ne coulait qu'un filet d'eau.

La plus grosse posa la main sur le bras de sa compagne et l'arrêta; au-dessus du ruisseau, elles regardèrent vers la clairière, vers le feu, vers l'épave du petit avion Scout S-203, auprès duquel se trouvaient les deux hommes.

Le plus petit portait un bandage autour de la tête. Un moment, les deux femmes les regardèrent, observèrent leurs corps puissants qui soulevaient des brassées de branches et les mettaient contre un hangar à demi terminé, de l'autre côté de la clairière. La grosse femme donna un coup de pied dans un petit caillou et le regarda rouler en bas de là rive. Il bondit et rebondit, volant à travers l'air et s'abattant après dans l'eau. Le gros homme se retourna vers

elles. Il leva le bras, les désignant; il se mit à courir vers le feu de camp et ramassa un lourd fusil muni d'une brillante lame.

- « Attends, Bill, » dit Tony Baker. « Attends, c'est deux .femmes. »

- « C'est peut-être des femmes, » répondit Bill Jackson. « N'en sois pas trop certain; tu sais ce qu'il en est avec les androïdes : ils peuvent se métamorphoser.

- « Fichtre ! Qu'elle est grosse ! Tout à fait ton gabarit, Bill. Moi, je préfère la petite blonde, » Tony Baker fit de grands gestes de la main : « Oh ! Vous, là-bas ! » Il sauta en l'air puis, brusquement, se toucha la tête de la main : « Aïe ! J'ai encore mal au crâne. »

- « Ça va, Tony ! Mais parle leur, continue de parler, et fais attention. »

Les deux hommes traversèrent la clairière; Ils s'arrêtèrent de leur côté du ruisseau, examinant les deux femmes. La grosse, celle qui avait les cheveux roux, devait avoir environ trente ans, peut-être un peu moins; c'était une vraie force de la nature, pensa Tony., A peu près deux fois autant qu'il pourrait en embrasser. Sa compagne... Il se mit à sourire : petite, un visage de petite fille, de longs cheveux blonds et de grands yeux verts lui semblait-il. Et elle était bien bâtie, ou alors elle portait dissimulée une arme très grosse dans ce qui restait du corsage qui couvrait ses seins.

- « Arrêtez-vous là, » dit la rousse en élevant le pied de table. « N'allez pas plus loin. »

- « Hein? Mais qui est-ce qui vient ? » dit Tony avec un certain embarras. « Ici, c'est notre camp, et c'est vous qui venez. » Ce n'était vraiment pas une façon de commencer a parler ! Quelle manière de se présenter ! « Nous nous sommes installés, ici, madame. »

- « Restons comme ça. Nous ne voulons pas prendre de risques. Vous pouvez très bien être des androïdes,.. mais, à dire vrai, j'aimerais mieux pas. »

Bill Jackson fit véritablement explosion : « Quoi ? Nous pourrions. nous, être des androïdes ? »

- « Tiens, mon gros, tu n'es donc pas muet ! » La tête rousse se mit à sourire, et elle balança sa massue. « Naturellement, que vous pourriez en être. Comment le saurions-nous, nous, pauvres femmes sans défense ? »

Elle paraissait à peu près aussi sans défense, pensa Tony, que Bill Jackson. Elle avait presque six pieds de haut, ses yeux flamboyaient et elle portait une casquette d'officier sur une crinière fauve; elle était vêtue d'un treillis de campagne; les grandes poches de poitrine dont les rabats étaient boutonnés empêchaient de voir si elle avait quelque chose dessous. Une large ceinture noire, avec une brillante boucle de l'US Army serrait son ventre, au-dessus de deux longues, très longues jambes moulées dans des culottes militaires et dans des bottes de cheval. Il y avait quelque chose dans une drôle de petite boîte qu'elle portait comme une femme porte un sac à main. Oh ! c'est bien une femelle! pensa-t-il, mais pas une femelle sans défense ! Elle portait un uniforme d'officier de l'armée blindée et donnait des ordres comme si elle n'avait fait que ça toute sa vie Quant à l'autre...

- « Par l'enfer ! » dit Bill Jackson, et Tony le regarda, surpris. Mince alors ! »

- « De toutes manière, nous ne pourrions pas vous faire confiance, même si vous n'êtes pas des androïdes. La guerre change parfois les gens en bêtes sauvages ! » Elle passa sa main dans sa large ceinture et balança de nouveau le pied de table. « Alors, vous deux, restez juste où vous êtes. Qui êtes-vous ? »

- « Bill, euh... Deuxième classe Jackson, William R., de l'armée de l'Orégon. »

Tony sursauta. Qu'on le lui commande et il se mettrait à aboyer, pensa-t-il. Il connaissait à peine le gros homme mais Bill avait toujours joué le rôle du grand homme depuis qu'il avait retiré Tony des débris de son S-203 et qu'il l'avait guéri. Tony s'était laissé faire; il avait vingt trois ans, il était capitaine aviateur. Mais que diable voulez-vous faire quand vous n'êtes que souplesse, et surtout que vous êtes tellement plus petit, plus jeune ?

- « Et toi, mon petit, à toi. »

- « Vous faites beaucoup de bruit pour une, femme sans défense, » lui dit-il. « Je suis Tony Baker, du Texas, et ma mère n'était pas une androïde. Je saigne, j'ai des cicatrices, j'ai des bosses. Ça va ? »

- « Non, mais cela paraît aller mieux; je crois que ça prend bonne tournure. Je m'appelle Lilith, mais vous pouvez m'appeler Lily. Et je ne viens pas du Texas, alors, comment se fait-il que je sois plus grosse que toi ? »

Bill Jackson éclata de rire et donna une telle poussée dans le dos de son nouvel ami que Tony eut grand peine à ne pas tomber par terre.

- « La petite, celle qui a un grand front, c'est Cynthe James. C'est du moins ce qu'elle dit. Ça me paraît un nom fabriqué, un nom qui pue le spectacle. Elle a perdu la mémoire, la pauvre, depuis qu'elle a avalé une dose de je ne sais quel gaz et qu'elle s'est réveillée entourée de cadavres. Moi aussi, j'ai des souvenirs, mais je m'en accommode. Oh ! pardonnez-moi, monsieur, mais, il me semble que je ne respecte pas la hiérarchie : j'ai bien peur de n'avoir été nommée capitaine qu'il y a un an ! » Elle fit à Bill un salut militaire.

- « Numéro matricule, et vite. »

- « 890125596 G C. »

- « Magnifique! Impressionné, Baker ? »

- « En voilà, un que vous aimerez moins, Madame : 80223591 et T, comme Texas. »

- « Fichtre! Pauvre de moi! Et cet amas de ferraille, c'est votre avion ? »

- « C'était; et j'ai peur d'avoir été nommé capitaine il y a deux ans, moi. »

De nouveau, elle esquaissa un salut, avec la nonchalance d'un vétéran qui a des milliers de missions à son actif. « Maintenant, les amis, nous y voilà ! Il n'y a qu'un seul moyen que je connaisse pour distinguer un « A » d'un humain, c'est de blesser le suspect; et je vois que vous avez une belle petite baïonnette... »

Bill approuva avec exubérance et, Tony vit briller ses yeux; il ressemblait à un gosse. Il leva le fusil à baïonnette.

- « Vous savez, » dit Lily, « je crois que vous pourriez bien ne pas être un androïde, après tout. Vous êtes trop bête. Arrêtez ! N'importe quel « A » aurait assez d'esprit pour flamber ce canif géant avant de se couper avec. Au feu ! Et flambez-le. Nous vous suivons, à distance. »

## 12

Ronronnant, Bill approuva et se recula. Puis, d'un pas mal assuré, il se retourna et alla vers le feu. Il regarda deux fois par dessus son épaule.

Tony l'observait : qui était donc ce type ? Qu'est-ce qui était donc arrivé à Bill Jackson ? Bill s'accroupit près du feu et commença à faire chauffer la lame tandis que Tony se tenait là ses côtés, observant Lily qui approchait à grands pas, et Cynthe qui, elle sautillait. Curieux nom, Cynthe ! Il lui semblait vaguement, très vaguement familier.

Bill montra la pointe de la baïonnette; dans la clarté sombre du soleil couchant, elle avait un reflet pourpre.

- « Assez ? »

Lily approuva, la main passée dans sa ceinture, la massue toujours prête, regardant Bill qui détachait la baïonnette du fusil et la tenait dans la main gauche.

- « De première, sergent ! » dit Lily, « et faites une belle petite coupure. » Bill approuva en grognant. Il balafra son avant-bras puis le tendit pour l'inspection, il ruisselait de sang.

- « Cela ne fait pas mal, » dit-il avec le ton d'un gamin de dix ans. Il passa la baïonnette à Tony, qui la prit avec précaution avant de demander à Cynthe :

- « Pourquoi ne parlez-vous pas, Cynthe ? »

- « Quand ce sera mon tour, » répondit-elle avec un sourire qui lui rappela un brillant rayon de soleil perçant la couche de nuages après la pluie. Lily étouffa un petit rire. Tony lui jeta un coup d'œil et la grande femme lui montra la baïonnette.

- « Avec votre permission, capitaine, » dit-il.

- « Quand vous voudrez, capitaine, » répondit-elle.

- « Aïe ! Quel menteur tu es, Bill... Cela fait mal ! » Il agita son bras ensanglanté, puis il tendit la baïonnette.

- « Ne pensez-vous pas que c'est à vous, capitaine ? »

- « Ne fais pas l'idiot, vieux ! » dit Bill, et Tony fut tout surpris de voir que l'homme se mettait en colère.

- « Avec plaisir, » dit Lily. « Vous voulez m'éprouver avec cette baïonnette ? »

Tony réfléchit. « Pas vraiment, » dit-il, et il l'agita dans l'air afin de la refroidir avant de la remettre dans sa botte.

- « Eh bien ! nous saignons., » dit Bill qui semblait sautiller de joie. Si ce gros idiot avait une queue, pensa Tony, il battrait la mesure comme un chien. « Et maintenant ? »

- « Cesse de faire le beau, mon gros. Maintenant, nous nous séparons, mais nous nous rencontrerons une fois par jour pour constater comment se guérissent ces blessures. Une fois que nous serons certains de pouvoir nous faire confiance... »

- « Alors, nous ferons l'amour, » dit Cynthe d'une petite voix pointue; Bill et Tony accusèrent le coup. Les yeux de Bill se rétrécirent alors qu'il regardait cette face d'enfant innocent.

Lily se mit à rire. « Cynthe, veux-tu ! » Et, comme pour l'excuser : « Elle est un peu fofolle, vous savez. Comme je vous l'ai dit elle est amnésique, et, d'après ce que j'ai compris, ça lui est arrivé à quelques jours de son mariage. Elle ne pense qu'aux enfants. » Lily haussa les épaules. « Mais nous la sortirons de là. »

- « Bien sûr! Cela ira très bien, Cynthe, » dit Tony. « Vous irez tout à fait bien. »

- « Je lui ai dit que je me chargeais de la conversation, » continua Lily. « Ce n'est pas facile de démêler tout ça... Enfin, il n'est pas impossible que nous soyons les derniers humains... Curieux ! » Elle les regarda en silence, et il sembla que cette idée les frappait de stupeur. « Il vous faut voir et toucher pour avoir confiance, mes enfants; vous n'avez pas la foi. C'est notre tour, » et la grosse femme fit passer la massue dans sa main gauche tandis que, de la droite, elle déboutonnait deux des boutons de son corsage. Bill rougit. Tony, lui, s'étonnait du manque de pudeur de Lily, de sa candeur indifférente. Elle semblait aussi sophistiquée que Cynthe semblait ingénue. C'était presque comme si cette Lilith se trouvait à mille lieues de là.

- « Pas difficile, » dit-elle en souriant de toutes ses dents. « Quelquefois, nous, les gros, nous ne sommes pas gros de partout. J'ai peur de n'avoir pas grand chose là, sauf ça. » Quand elle retira la main de sa chemise d'uniforme, elle était armée d'un couteau et, instinctivement, Tony plia les genoux et mit la main à la baïonnette.

A vingt pas de là, Lilith cligna des paupières.

- « Plutôt irascible, n'est-ce pas ? Avec votre permission, capitaine, » dit-elle, imitant son propre ton ironique, et elle se pencha et fit une - éraflure au bras de Cynthe.

- « Saigne, saigne pour la vie ! petit », dit-elle avant de repousser Cynthe, puis elle frappa rapidement son propre bras. D'autres gouttes rouges tombèrent et, vinrent teinter le sol. « Et maintenant... Nous nous rencontrerons ici tous les jours, pour l'inspection des bras. D'accord ? Allons, viens, Cynthe. »

Cynthe se recula, mais sa lèvre inférieure tremblait : « Oh ! ne pouvons-nous pas rester ici et avoir quelque chose de chaud ? »

Lily agita sa crinière fauve et éclata d'un gros rire. « Comme Bill et Tony, sans doute ? » Et elle rit de plus en plus fort. « Elle a une passion pour le café. C'est plutôt dur de se retrouver au fin fond des bois, en Oregon, Bébé Cynthe. »

- « Nous avons du café, » dit Tony, conscient de parler trop vite, avec trop d'impatience. Il s'efforça de parler plus lentement, d'une manière indifférente. « De l'ersatz tout frais. »

- « Non, » dit Lily, « figurez-vous, nous ne sommes pas à vendre, Tony Baker. Nous vous reverrons. »

- « Euh... Capitaine Lily, » dit Bill en levant la main. « Nous...nous avons vingt cigarettes. Peut-être accepteriez-vous d'en fumer une avant de nous quitter. »

- « Fumer le calumet de la paix ? Nous sommes de pauvres filles, et nous ne fumons pas. - Désolée. »

- « Dans les débris de l'avion, » dit Tony, « il y a deux lits ; Bill et moi, nous les avons faits ce matin avec les sièges. Pourquoi ne passeriez-vous pas la nuit là. Les serrures ferment de l'intérieur. »

Elle remit la main dans sa ceinture, portant tout le poids de son corps sur la hanche et sur la jambe gauche. Elle se frotta la lèvre avec l'extrémité de la massue, hésitante. Personne ne parla pendant au moins une minute; une longue minute.

- « Vous savez, Tony Baker, capitaine virgule de l'Armée, de l'Air des Etats-Unis, je retire environ... mettons cinquante pour cent de ce que j'ai dit et pensé sur vous. Cynthe chérie, trotte-toi de là et va à l'avion, veux-tu? Et ferme la porte. »

Cynthe courut, et Tony la regarda avec délice, avec bonheur; et Lily le regardait, et Bill regardait Lily. Quand la porte claqua derrière la fille blonde, Lily la rejoignit lourdement, gardant un œil sur les hommes. Elle essaya la poignée de la porte, puis approuva :

- « Très bien, cela ferme. Très bien., Cynthe, ouvre à maman. Tony, Bill, » elle salua, comme

un homme, « nous vous remercions pour votre hospitalité. Nous vous reverrons demain matin. Dormez-bien. » Et elle grimpa, avec ses longues jambes. La porte claqua.

- « Foutre ! » Bill laissa échapper un bol d'air. « Foutre ! Ça. c'est une femme, ça c'est une vraie femelle »

Tony sourit et, sans avoir l'air d'y prendre garde :

- « Ce n'est pas un « A » ? »

- « Ne dis pas de bêtise. C'est elles qui se le demandaient à notre sujet ! » Et Bill reprit : « Dis ça, c'est quelque chose ! Est-ce que tu l'as vue, Tony ? L'as-tu bien vue ? »

- « Non, » dit Tony en remettant deux bûches dans le feu. « Non, je ne l'ai pas vue, je n'ai rien vu, j'étais ébloui par Cynthe. »

- « *Cynthe*, » dit Bill de la manière dont un ivrogne parlerait de lait. Il secoua la tête. « Cynthe ! Elle n'existe pas à côté de l'autre !... Tony, sais-tu qu'elle... me rappelle quelqu'un ? C'est curieux, même son nom. »

Tony le regarda avec intérêt., La voix de Bill semblait venir de loin. « Non, Bill, et qui ça ? »

Bill regardait fixement les débris de l'avion. « Ma mère. Grande femme, vigoureuse ! Deux fois plus de cran que mon père ! Et elle s'appelait Lilian. Oh ! elle n'était pas tout à fait comme elle... maman n'avait pas les cheveux roux. Mais maintenant, maintenant que je l'ai vue, ce capitaine Lily, je me demande si elle ne devait pas être rousse ? ... »

- « Oui, je vois ce que c'est ... »

Tony semblait ne s'intéresser qu'au café. Bill était là, qui regardait sans la voir la carcasse de l'avion; il ressemblait à un chien de chasse qui attend que son maître veuille bien, sortir avec son fusil.

### 13

Tony était assis, les yeux perdus quelque part sur le feu, pensif, sirotant sa seconde tasse de misérable café; Bill se versa une tasse. « Attention, Bill, tu as déjà pris deux tasses. N'oublie pas qu'il y a des vers dans ce mélange de café et de glands cela va te donner la fièvre ou quelque vacherie de ce genre. »

- « C'est pas pour moi, » dit Bill d'un ton cauteleux. Le gros homme se retourna et alla vers l'avion.

- « Du calme ! » Mais ce que disait Tony ne semblait pas parvenir jusqu'à l'esprit du gros homme. « Et puis, tant pis ! » se dit-il en lui-même. « Comme on dit, à chacun la sienne ! » Et il continua de monter la garde, espérant apercevoir Cynthe, la pauvre petite chose, si, quand, dans le cas où la porte s'ouvrirait.

Elle s'ouvrit, et il vit un éclat d'acier, le couteau de Lily. Sans entendre, ce qu'ils se disaient, il vit Bill lui offrir la tasse, la goûter, l'offrir de nouveau; il vit Lily la prendre, et la verser dédaigneusement sur le sol. Ce dont elle a besoin, pensa-t-il, ce serait de quelqu'un de la taille de Bill... mais de quelqu'un qui aurait préféré son père à sa mère !

- « Qu'est-ce que c'est, petit ? » demanda Lily à Bill, en lui agitant son couteau sous le nez. Elle le regardait de haut, juchée sur la passerelle du S-203.

- « Miss... Li... Cap... euh.. J'ai pensé qu'une tasse de café vous ferait du bien »

- « Du café ? Des glands bouillis ? Il ne doit même pas y avoir le moindre grain de vrai café dedans ! Et les vers, on les donne par-dessus le marché ? » Elle passa la main dans sa teinture, exactement de la même manière que la maman de Bill le faisait dans son tablier. Elle frappa la tasse avec son couteau : « A moins qu'il n'y ait du poison, Monsieur l'androïde ? Bois-en d'abord. »

Et Bill en but, une bonne gorgée, lui montrant bien qu'il déglutissait. Il lui tendit de nouveau la tasse, dans l'espoir que, cette fois, elle l'accepterait.

- « Tu crois sans doute que je vais boire dans cette tasse après que tu as craché dedans ? » Et elle prit la tasse, mais ce fut pour en projeter le contenu par terre. Elle le regarda : « Tu ne vas pas te mettre à pleurer, Billy Jackson ? »

Ses yeux s'agrandirent. « Je... Personne ne m'a appelé Billy depuis... depuis maman... »

- « *Maman !* » Elle cracha le mot comme s'il s'agissait d'une cochonnerie. « Maman ! Idiot ! Je ne voudrais pas de toi pour faire un ancêtre, encore moins pour un fils ! »

Il baissa les yeux

- « Vous êtes une femme comme je les aime, cap. Vous me donnez envie de m'excuser chaque fois que j'ouvre la bouche. »

De la main, elle lui toucha l'épaule, lui caressa la joue : « Pauvre petit agneau, pauvre petit agneau perdu ! Mais tu ferais mieux, Bill Jackson, de retourner vers le feu. Assieds-toi un moment, puis va te promener un peu. Le long de la rivière, près de la crique, enfin là, je ne sais pas comment s'appelle cet endroit. Vers le grand sapin qui est là, qui a été touché par la foudre. Tu y vas ? »

Il la regarda, puis opina., Elle retira la main, passa ses ongles grossiers sur sa joue, grogna quelque chose et referma la porte. Il l'entendit qui poussait le verrou. Il revint vers le feu, lentement. Il donnait l'impression de marcher au-dessus du sol, de flotter dans l'air.

- « Tu sais, » dit Tony, « elle ne me paraît pas très amicale. » Et il attendait la réaction qu'il prévoyait.

Bill fit de la tête un geste de dénégation : « Non, elle n'est pas inamicale, elle est naturelle. C'est normal : elle pense que nous pouvons être des androïdes. Comprends bien, Tony, ce n'est qu'une femme, et tu sais comment certains hommes sont avec les femmes. Elle doit faire attention. »

- « Sans doute, mais elle devrait se couper les ongles, aussi ! » Et Tony regarda cruellement Bill qui passait la main sur sa joue, où subsistait une éraflure. « Cela n'a servi à rien, Bill, la scène que tu as jouée avec cette baïonnette : tu as simplement très bien interprété le rôle qu'aurait joué à ta place un véritable androïde. »

- « Mon dieu ! Je n'avais pas pensé à ça ! » Bill était tout effaré. « Mon vieux, j'ai bien peur que tu aies raison. Et cette idiotie que j'ai faite, avec le café ! Bon, je ferais mieux d'aller faire un tour. » Et il se dirigea vers le ruisseau.

- « Bill. »

Jackson s'arrêta, regarda autour de lui. Tony agita la baïonnette : « Tu ferais mieux de prendre ça. »

Bill hésita, puis approuva de la tête et revint sur ses pas. « Bon, fais du bruit s'il y avait quelque chose, mon vieux ! »

- « Toi aussi, Bill, » dit Tony avant de se retourner pour contempler la danse orange et jaune et bleue des flammes.

Il entendait le bruit des bottes de Bill - plouf... plouf... qui traversait le ruisseau. Nous devrions faire un pont, pensa-t-il. Du coin de l'œil, il guettait la porte de l'avion qui s'ouvrit doucement, il vit la grosse femme qui le regardait, puis se glissait dehors. Elle ferma rapidement la porte, ne faisant pas de bruit, et resta là un moment, à l'observer. Puis elle disparut dans les bois.

Tony Baker considéra longuement le pot de café qui frissonnait. Peut-être que je pourrais, moi aussi, essayer de lui porter du café ? Mais si c'est une... Cynthe synthétique ? Qu'est-elle vraiment ?

Et il réfléchissait...

- « Là, Billy; fais attention à cette grosse racine, j'ai failli tomber. Bon, maintenant, assied-toi, là, contre cet arbre. »

Sans dire un mot, Bill s'assit et l'admira. Il aimait à la regarder. Les bottes de cheval brillantes bougeaient lentement, à quelques pas de lui.

- « Vous... Ah ! vous êtes une femme

- « Ou quelque androïde ? »

- « Par le diable! Non! Vous n'êtes pas un « A » »

- « Tu en es sûr ? »

- « Oui, sûr. »

- « En fait, tu as raison. Mais toi et ce Tony. C'est vraiment un capitaine d'aviation ? Quel âge a-t-il ? »

Il haussa les épaules. « C'est possible. Il m'a dit qu'il était entré dans l'armée quand il avait dix-sept ans, dans l'aviation; et on ne peut pas piloter sans être officier. Il a peut-être voulu faire impression sur vous, les filles, mais il est au moins lieutenant, de toute manière. Vous avez encore des inquiétudes à notre sujet ? Vous aïssez tellement les « A » ? »

- « Tu ne peux pas savoir! Non, Bill Jackson, tu ne sauras jamais ce que les androïdes m'ont coûté ! »

- « Votre famille ? »

Elle sourit dans l'obscurité, fixant l'arbre contre lequel il était assis.

- « Oui, ma famille, toute ma famille... Mes plus proches parents... »

- « A moi aussi, » dit-il, et il tira de sa poche l'étui à photo. « Les voici. »

Elle remua la tête : « Non, merci. J'ai brûlé mes photos, moi, Bill Jackson. Et tu devrais en faire autant. »

- « Oui, peut-être... peut-être que je le peux, maintenant, » et son front se couvrit de rides.

- « Et maintenant, Bill, si je te disais que je suis vraiment un androïde ? »

Il la regarda avec surprise, remettant lentement le petit étui dans la poche gauche de sa chemise. Il l'examina de la tête aux pieds, les culottes de cheval bien tendues, les fortes hanches, les mains, le curieux petit sac qui pendait à son épaule, la boucle de sa ceinture qui, même dans l'obscurité des arbres, brillait, brillait...

- « Pas possible... »

- « Et si je te disais que Cynthe en est un ? Que son nom est une abréviation de « Synthétique » ? »

Il bondit sur ses pieds. Il murmura : « Pourquoi pas ? Je me demande... Qu'a-t-elle donc dit de drôle... Nom de dieu ! Est-ce que c'en est vraiment un ? »

Lily haussa les épaules, le fixa dans les yeux. « Elle est avec moi. Cela règle-t-il la question ? »

- « Quelle drôle de question ! » et il répondit sans hésiter. « Mais, naturellement ... Cela change tout, quand même ... Il faut qu'elle meure : un «A » est un « A. ». »

- « Sans doute, » murmura-t-elle, « mais n'est-ce pas son affaire à lui, à Tony ? »

Il remua la tête : « Non ! C'est mon affaire à moi. Je suis un homme, un HOMME. »

- « C'est réglé, alors, n'est-ce pas Bill ? »

Il approuva. « Réglé. Elle en est un; elle doit mourir. »

- « Ah ! les, hommes » dit-elle. « Pauvres hommes. Tu es sûr que je ne le suis pas ? mais tu es prêt à croire que cette minable petite chose en est un, et tu es prêt à la tuer. Tu crois ce que tu veux croire, n'est-ce pas ? »

- « Il n'est pas trop mauvais, » dit Cynthe. « Cela fait du bien, un bon café. Merci, merci, Tony. » Elle souriait doucement en regardant par-dessus la tasse. « Elle m'a dit de rester dans l'avion. Et c'est ce que j'aurais fait si tu n'étais pas venu et si tu ne m'avais pas proposé du café. Je... J'espérais que c'était toi; j'espérais que tu viendrais. » Elle rougit, toute souriante, comme un enfant qui découvre ses cadeaux de Noël. « Du café de glands ! » Elle but, regarda de nouveau la tasse, et s'assit.

Il s'assit, lui aussi, gardant les yeux sur elle, essayant de penser à ce qu'il fallait dire pour la faire encore sourire. Il était troublé par ces grands yeux, ces grands yeux verts qu'elle braquait sur lui.

- « Il y a quelque chose de curieux, » lui dit-elle. « Tu sais, j'ai découvert que je peux... que je peux effacer immédiatement ces blessures ! » Elle lui montra son bras : « Sans la moindre trace, sans cicatrice. Lily en était folle, et elle m'a fait me couper de nouveau. » Ses yeux devenaient plus profonds. « Est-ce que cela veut dire que... »

- « Arrête ! » sa voix était profonde, convaincue. « Je crois que... je crois que je le savais. J'y ai beaucoup pensé, Cynthe. Cela n'a pas d'importance. » Sa main s'avança et prit délicatement la sienne. « Pas pour moi; mais cela en aurait pour Bill. C'est pourquoi tu vas me promettre de plus jamais en dire un mot. Plus jamais. »

Ses immenses yeux jetèrent une lueur d'émeraude, à la clarté du feu de camp. « Je te le promets. »

- « Qu'est-ce que nous allons faire, Cynthe ? Qu'est-ce que tu veux ? »

Elle haussa les épaules avec indifférence. « Des bébés, » répondit-elle sans hésiter. « Oh! oui. Des *enfants* ! Tes enfants... » Et elle baissa les yeux sans la moindre coquetterie ; c'était la personne la moins artificielle qu'il eût jamais rencontrée. Ses yeux se reportèrent sur les siens, et il approuva.

- « Euh, euh... La construction éternelle du nid, l'optimisme éternel. L'homme a une raison pour désirer, la femme en a une autre, que ce soit une femme ou une androïde. Pourquoi, Cynthe ? » Sa voix était profonde, et il ne se rendait pas compte de la force avec laquelle il lui pressait la main, inconscient du léger changement qui y survenait : la chair et les muscles devenaient de plus en plus durs, afin de combattre la souffrance. « Pourquoi, Cynthe ? Pourquoi, s'il n'y a plus d'avenir .

Une petite ride parut entre ses yeux; elle leva les sourcils. « Mais, n'est-ce pas le seul moyen que nous avons pour qu'il y ait encore un avenir ? Il faut que nous fassions un enfant, c'est ce qu'elle a dit. »

- « Ça, je m'en doute. Je crois qu'un homme se fiche pas mal de la race humaine, mais pas la femme; nous voulons avoir un enfant, un ou deux, par fierté. Mais... ce doit être agréable de s'amuser avec un petit-fils, un jour. Et qui pourra épouser notre fils, Cynthe Synthétique, si seulement nous pouvons en avoir un ? Ou notre fille ? »

- « Mais est-ce que Adam, et sa femme, qui était sortie de lui, comme... »

Il l'interrompit. « Mais qui le fils d'Adam a-t-il épousé ? »

Elle réfléchit, ce qui lui faisait rétrécir les yeux, crisper la bouche, surgir de petites rides d'expression. Il comprit tout à coup que, dans dix ans, dans vingt ans, elle serait semblable à elle-même. Mais non, il lui demanderait de vieillir, un peu comme lui, autant que lui. Il ne pourrait pas supporter qu'elle ne vieillisse pas.

- « Et Cain se retira de devant Yahweh, » dit-elle en le regardant, « et alla habiter le pays de Nod, à l'orient d'Eden. Cain connut sa femme et elle conçut et enfanta... »

- « Sa femme, Cynthe ? Sa femme « Quelle femme ? Il y avait donc des gens dans le pays de Nod, n'est-ce pas ? Mais nous sommes dans le pays de Nod, nous ne sommes pas dans l'Eden, et je comprends maintenant que cette vieille histoire a un sens figuré très clair. Il y avait d'autres gens. Mais pour nous, pour notre Caïn, ou notre Abel, ou notre petite Cynthe... »

- « Pour nous, » dit-elle très doucement, « Pour nous, Tony, il n'y a pas de pays de Nod. Mais si notre premier enfant est une fille, ou si nous n'avons jamais de garçon, et bien... » Son expression sérieuse était presque incongrue, sur son visage ingénu, mais elle restait pleine de sérieux, elle disait bien ce qu'elle voulait dire. « Il y a aussi l'histoire de Loth, Tony, dans le même livre de la Genèse. Il n'avait plus de femme et ses deux filles voulaient des enfants. Et elles eurent des enfants avec leur père. Elles lui donnèrent chacune un fils, Moab et... j'ai oublié le nom. Et, si nous n'avons que des garçons... Oh ! Tony ! » Sa petite main chaude vint couvrir la sienne. « Ne me regarde pas de cette façon. Il nous faut maintenant surmonter un obstacle autrement important que cet espèce de code. C'est dans la Bible, dans la Torah, que les hommes ont puisé leur aversion pour ce qu'ils appellent « l'inceste »... mais la Bible elle-même montre qu'il y a eu des précédents, que ce soit au sens figuré ou non. »

Elle attendit qu'il dise quelque chose. Mais il garda le silence.

- « Et ne me parle pas des Bourbon, » dit-elle, lui rappelant qu'elle possédait toute la haute intelligence des androïdes, dans sa tête enfantine, ouverte. « Nous ne sommes pas des Bourbon. Mon espèce ne peut avoir la moindre maladie mentale. Et toi, tu dois être immunisé contre tout, ou alors tu ne serais pas là. Tu n'es même pas daltonien, car tu n'aurais pas été pris dans l'aviation ! » Elle ébaucha un sourire; ses doigts se firent plus doux. « Et nous aurons beaucoup d'enfants, de toute manière, n'est-ce pas ? »

Il approuva, levant la vers son visage... et ils entendirent un cri atroce.

## 14

Avec un peu de tristesse, la grande femme regarda en dessous d'elle, le gros homme écroulé sur le sol, sous l'arbre. « Il n'y a donc aucune chance, n'est-ce pas, Bill ? Aucune chance. On ne peut pas te changer. »

- « Quoi ? »

- « As-tu la moindre idée de ce qui se trouve ici ? » Elle montre du doigt la petite boîte qu'elle portait.

- « Non. Des produits de beauté, sans doute ? Ou de la nourriture. Qu'est-ce que c'est ? »

- « Un produit synthétique. On l'appelle l'Oubli. Oui, je le crois, c'est une sorte de nourriture. De la nourriture pour l'humanité. Quelque chose pour toi, Billy Jackson. » Elle se laissa tomber à ses côtés et fit glisser de son épaule la courroie. Elle lui mit la boîte sur les genoux. Il la regarda, la boîte, puis elle-même, semblant la questionner.

- « Quelle est la règle de vie la plus forte, pour toi, la seule à laquelle tu ne voudrais pas déroger, Bill ? »

- « Laquelle ? Ma foi, je ne sais pas. Le devoir le plus important ? Le viol ?... Non ! je sais : *les androïdes*. »

Elle ferma les yeux. « Se mélanger avec les androïdes. Oui, c'est ça, ton code de l'honneur. Maintenant, Bill, il faut que tu saches bien une chose : je vais, moi oui, je vais enfreindre règle encore plus importante pour moi. Mais il faut que, je le fasse. Pour toi, pour l'Homme. »

Elle eut un sourire, crispé.

- « Alors, ? Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ? »

Elle le regarda encore, longuement : « Tu veux vraiment le savoir ? » Sa voix tremblait. Il approuva, il grogna. Elle le regardait calmement, puis elle sembla se décider.

- « Tu vas avoir une surprise, Billy Jackson. C'est un serpent à sonnette. »

Il éclata de rire. « Dans petite boîte ? Nous sommes bien trop au nord. » Il baissa la tête, avec un sourire. Il fit fonctionner la fermeture et ouvrit le couvercle.

Le serpent à sonnette se détendit et le frappa sur la gauche de la chemise, juste en dessous de la poche où il gardait son étui à photo. Il s'agita, se trémoussa, empêtré un instant dans le tissu.

En une fraction . de seconde, Lilith sortit son couteau et, d'un seul coup, coupa le serpent en deux, juste en dessous de la tête. Il claqua comme un fouet, ouvrit la gueule, et mourut.

- « Nom de dieu ! » s'écria Bill Jackson. « C'en était un ! Vite, Vous... Il faut que j'aille au camp ! Il y a une trousse d'urgence. dans l'avion. Oh ! ça fait mal. »

»

- « Il t'a frappé tout près du cœur, Billy; je crois que c'est déjà trop tard, et... Je te l'avais dit, homme, je t'avais averti, je t'avais donné ta chance mais... De toute manière, c'est trop tard... »

Il s'efforçait de se lever, il crispait les mains sur la poitrine, essayait d'attraper la baïonnette, il ne savait plus ce qu'il faisait, il râlait déjà. Il la regarda encore une fois, la vit qui levait le poing dit : « Mam... »

Et le coup de poing l'atteignit à la mâchoire, il glissa de côté sur le sol et s'évanouit, les yeux fermés, en paix.

Elle transperça la tête, du serpent avec la pointe du couteau, la cloua sur le sol et s'accroupit, regardant Jackson, surveillant les mouvements de sa poitrine. Enfin, il sembla ne plus souffrir, les mouvements à sa poitrine se ralentirent, le cœur cessa de battre.

Alors, elle se leva. Elle déboutonna son corsage ôta sa ceinture et la fit tomber par terre, à côté de l'homme. Elle défit la fermeture-éclair de ses culottes de cheval. D'une voix douce,

basse, triste, elle murmura : « Il y a toujours un serpent au paradis, Billy Jackson.» Puis elle se tourna en direction du camp et cria, cria, cria... jusqu'au moment où vinrent Tony et Cynthe, se hâtant à travers les broussailles.

- « Je... nous étions... enfin... » La grosse femme reboutonnait sa chemise; Tony vit bien ce qu'elle faisait, il n'eut pas besoin d'explication. D'une certaine manière, il fut soulagé. Bill était - avait été, tout à fait normal, après tout. Il baissa les yeux sur l'autre homme, étendu en paix au pied du sapin.

- « J'étais là, » dit Lily. « Je n'ai rien entendu mais, quand j'ai dit quelque chose et qu'il ne m'a pas répondu, je me suis approchée.. je l'ai trouvé... lui et le serpent. Je l'ai tué. »

Le bras entourant le buste de Cynthe, Tony jeta un coup d'œil sur Bill Jackson et eut comme un soulagement Rien qu'en voyant sa figure, Tony avait vu qu'il était mort. Il se pencha, examina les marques sur la chemise et comprit pourquoi cela avait été si vite. « Presque en plein cœur. » Il retira le couteau de la tête du serpent « Il a fait un bout de chemin pour venir de chez lui, pour faire ça, » dit-il.

- « Et vous aussi, en venant .du Texas, et moi aussi. » Lily reboucla sa ceinture et, après un regard, lui reprit son couteau. « Moi aussi ! » .

- « Nous allons l'enterrer, » dit Tony. « Nous allons l'enterrer ici même, sous l'arbre. Lily, vous pouvez me faire confiance, maintenant... Je vous le demande : restez. » Il posa la main sur la hanche de Cynthe, et elle se laissa aller contre lui.

Lily passa la main dans sa ceinture. « Tous les trois ? Oh ! ce n'est pas ce que je voulais dire, Tony, mais nous sommes trop nombreux! Tony, que ce soit deux hommes et une femme ou - et elle regarda une dernière fois Bill - ou deux femmes pour un homme. Oh ! non! Il n'y a pas de place pour Lilith, dans le jardin d'Eden. Ce serait aussi ridicule que... »

- « Il faut de l'imagination pour appeler cela l'Eden, à dit Tony Baker. Il jeta un coup d'œil sur la fille qui se tenait à ses côtés : « ou Nod, d'ailleurs. »

- « ... aussi ridicule que Am-Stram-Gram, » acheva Lilith.

*Am-Stram-Gram ! L'Humanoïde ouvrit la boîte, regarda le fin réseau de la ligne de vie puis, irrévocable, la coupa. Comme il faisait cela, le tissu Espace-Temps, torturé, ce tissu qu'ils avaient coupé, ligaturé et réparé si souvent... ce tissu se tendit, se tordit, se déchira. Le nouveau Moteur Premier attendit. Il ne disparut pas! Il était/ est/ sera! Il avait réussi*

- « Que quoi ? » demanda Tony. « Qu'est-ce que vous... »

- « Tony ! » cria Cynthe.

Les yeux de Lilith se révoltèrent. Elle devint molle, tomba sur le sol, un sac mou, vide, sans vie et sans être. Tony s'avança d'un pas. Puis il s'arrêta et se mit à crier...

La ligne de temps de Lilith était dans l'avenir. lointain, le non-espace, le sans-temps, le sans-espace, dans l'avenir des descendants de Tony. Elle n'existait pas, pas réellement, dans cet

Espace-Temps. En ce temps, à lui/elle/lui, elle était devenue une héroïne en devenant hérétique; une héroïne aussi grande que Baker et que Cynthe, les Premiers de Tous.

Dans leur temps, elle cessa d'exister.. Elle n'était/n'est/ne sera pas.

L'homme et l'Androïde se regardèrent. Il n'y avait pas trace de Lilith. Si, pourtant, une petite trace : le serpent à sonnette, invulnérable, immortel, à la gueule douloureuse, qui avait été rejeté dans les bois. Tony et Cynthe le regardèrent sans comprendre...

Pour toujours...